

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VIII.

No. 2.

Prix du numéro, 7 centimes. — Annonces, la ligne, 7 centimes.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées par bons sur la poste.

JEUDI, 11 JANVIER 1877

## Avis aux Abonnés.

L'OPINION PUBLIQUE est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix de l'abonnement est de TROIS PIASTRES par année, payable STRICTEMENT D'AVANCE.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G. B. BURLAND, Gérant, ou, pour plus d'uniformité, comme suit : "Au Gérant de L'Opinion Publique, Montréal."

Adresser les contributions et correspondances littéraires : "Au Rédacteur de L'Opinion Publique, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître, personnellement ou par carte-poste, toute irrégularité dans la livraison du journal.

## PRIME À NOS ABONNÉS

A nos abonnés qui auront payé, d'ici au 1er mars prochain, leur abonnement jusqu'au 1er juillet prochain, nous offrons une prime magnifique. C'est une chromo-lithographie de 24 pages par 15. Le sujet est tout-à-fait canadien et porte un cachet entièrement local. Ce tableau représente un club de marcheurs à la raquette : les *Tuques-Bleues* de Montréal. Ils viennent de faire une longue course et sont arrivés dans la soirée auprès d'une habitation, sur le revers de la montagne. On les voit dispersés par groupes, les uns assis sur des morceaux de bois empilés, la plupart encore debout, les pieds chaussés de la raquette. Plusieurs sont assis près d'un feu allumé en plein air : les reflets du brasier produisent une traînée lumineuse qui illumine la figure d'une partie des marcheurs. Dans le fond du tableau se trouve la montagne couverte de neiges. L'ensemble est d'un effet saisissant.

Nous croyons que nos abonnés se hâteront de se prévaloir de l'offre que nous leur faisons, et se procureront cette lithographie en payant six mois de leur abonnement à l'avance.

## SOMMAIRE

Avis aux abonnés. — Prime aux abonnés. — L'émigration française. — Le nouveau Lieutenant-Gouverneur, par C. D. — Nos gravures : Sayabec House ; Le jeune ouvrier canadien ; Les beautés. — Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur à la Rivière-Ouelle. — Barreau de Montréal. — Feu M. Joseph Robillard. — Du sang-froid, s'il vous plaît, par J. Levoisin. — M. C. O. Perrault et les Français. — Le rôle des poches, par Paul Emile. — La source de la vérité, par Ch. Schiller. — Nouvelles Diverses. — Bulletin des dernières nouvelles. — Histoire de Grand Monte, par Victor Chéribuliez (suite). — Les Paquerettes, par Ch. Schiller. — Deux Amis, par Mme Colomb. — Une mauvaise fin d'année, par Charles Monselet. — Le Jeu de Dames. — Prix du Marché de détail à Montréal.

GRAVURES : Sur le chemin de fer Intercanadien : Sayabec House, près du Ruissseau de Gosselin, Métropole, P. Q. ; Un jeune ouvrier canadien ; Beautés du dernier siècle ; Beautés d'aujourd'hui ; Une femme de Thèbes.

## L'EMIGRATION FRANÇAISE

Depuis quelques années, il a été beaucoup question d'émigration française dans notre province. Nos voisins d'Ontario faisaient des sacrifices pour attirer au milieu d'eux le surplus de la population des îles britanniques, et leurs sacrifices portaient des fruits. Chaque steamer d'outre-mer leur apportait de vigoureux paysans

anglais, d'industriels Ecossais ; c'étaient des cultivateurs, des ouvriers, des garçons de fermes, en un mot, de ces hommes qui constituent un capital dans un pays nouveau. Les Américains estiment que chaque émigré leur vaut une importation de \$1,000 par année. Ontario s'enrichissait donc et augmentait sa population.

Ces émigrés passaient à travers le Bas-Canada sans s'y arrêter. Avant leur départ d'Europe, on leur avait dit que le climat de Québec était très-rigoureux, que sa population était catholique et française. Ces émigrés anglais devaient tout naturellement se diriger vers Ontario, où les attendaient un climat plus doux, une population amie. La province de Québec vint à s'alarmer à la vue de ce surcroît de population. Notre état politique nous fait une nécessité d'avoir une population aussi considérable que celle d'Ontario ; notre influence dans la confédération dépend de notre nombre.

Il fallait donc aviser aux moyens de lutter contre Ontario, et d'aller chercher, comme nos voisins, des auxiliaires en Europe. Tout naturellement, on jeta les yeux sur la France et la Belgique, qui pouvaient seules nous fournir des colons sympathiques ou du moins auxquels nous ne serions pas antipathiques. Des agents nommés par les deux gouvernements d'Ottawa et de Québec répandirent en abondance les renseignements les plus complets sur le pays, ses ressources, son avenir et ses besoins. On fit une propagande très-active, d'abord, parce que notre province était inconnue en Europe, et ensuite parce que le Français n'émigre guère. Ces agents réussirent à déterminer un mouvement d'immigration.

En 1871, 1872, 1873, chaque steamer Allan amenait sur les bords du Saint-Laurent une foule de Français, nouveaux venus formant une armée un peu mêlée, mais renfermant malgré tout de bons sujets. Il vint d'excellents ouvriers, des vauriens aussi, attirés par l'espoir de vivre ici les bras croisés aux dépens du gouvernement. C'était à prévoir ; l'immigration étrangère apporte toujours son contingent de mauvais sujets : chaque flot porte son écume.

Cette immigration subit en ce moment un mouvement d'arrêt qui, croyons-nous, durera longtemps. La crise qui paralyse tout a jeté sur le pavé un grand nombre de ces malheureux étrangers. Abandonnés presque aux seules ressources de la charité publique, ils végètent à Montréal et demandent qu'on les renvoie en France.

Des mesures ont été prises à cet effet par le consul de France à Montréal, M. Perrault, et le gouvernement canadien fera rentrer en France ces émigrés, moyennant quinze dollars par tête. Une souscription sera organisée pour donner suite aux conditions posées par le gouvernement au rapatriement de ces Français.

Cette première tentative d'immigration française a été assez malheureuse, et d'aucuns pensent qu'elle n'est plus possible. Il est dangereux d'arriver à des conclusions aussi radicales. Étudions les avantages et les désavantages de l'immigration au point de vue français.

En arrivant dans notre pays, ils se trouvaient en face d'un état de choses nouveau pour eux ; les procédés de travail ne sont pas les mêmes ici qu'en France. Ils font mieux que nos ouvriers, donnent un plus

grand fini à leur ouvrage, mais ils sont trop lents pour le pays. C'est une qualité qu'ils pourraient bientôt échanger pour notre défaut. Ce que nous voulons, c'est quelque chose qui ait un certain air, un cachet de beauté dans l'ensemble ; nous ne regardons pas aux détails. En Europe, on veut que l'ouvrage supporte l'examen en tout et partout.

L'ouvrier français dépensait plus qu'en France pour son habillement et pour l'entretien de sa maison ; l'hiver entraînait pour lui un surcroît de dépenses qui l'effrayaient. Chose singulière, pour certaines choses, l'émigrant français exerçait une influence sur nos Canadiens, tandis que pour d'autres, il prenait les habitudes du milieu où il se trouvait. L'ouvrier français arrivait ici portant la blouse. Il la gardait la première année ; au bout de douze mois, il prenait l'habillement de l'ouvrier canadien, qui dépense trop pour se vêtir d'habits coûteux. Le salaire, beaucoup plus élevé qu'en France, compensait ces désavantages.

Ce qui a le plus nui à l'immigration française, c'est la rapacité de quelques agents. Comme ils recevaient une prime sur chaque émigré, ils envoyaient tous ceux qui demandaient à venir. On dit même qu'ils ont conseillé à une partie d'entre eux de s'embarquer pour le Canada, alors qu'ils n'y songeaient nullement. Ils nous ont envoyé des hommes inutiles dans le pays, des garçons de salle, des coiffeurs, des gantiers, des écrivains lithographes, enfin des hommes ayant des états ou métiers inconnus dans notre province. Ce qui nous fallait, c'était des cultivateurs, des menuisiers, des ébénistes, des forgerons, et c'est ce qu'ils nous envoyaient le moins. C'est ce qui a causé le plus de tort à l'immigration.

On a prétendu que les cultivateurs français n'étaient pas capables de se livrer à la culture dans notre pays. C'est une objection qui n'est pas d'une grande valeur lorsqu'on la fait valoir contre les hommes qui ont défriché et colonisé le Canada. Le paysan français pourrait, avec le temps, se plier aux exigences de notre climat, comme son ancêtre qui est aussi le nôtre.

Nous ne voudrions pas voir se ralentir le mouvement d'émigration française — pourvu qu'on nous envoie des sujets choisis à tous les points de vue ; c'est-à-dire qu'ils soient honnêtes, religieux, laborieux, un peu ce qu'étaient les premiers colons de la Nouvelle-France. Les raisons qui nous engageaient, il y a six ans, à attirer les émigrés français parmi nous existent encore.

## LE NOUVEAU LIEUTENANT-GOUVERNEUR.

A l'arrivée de l'honorable Luc Letellier de St. Just au poste éminent de Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec, les lecteurs de L'Opinion Publique nous sauront gré, pensons-nous, de leur présenter un petit tableau contenant le résumé fidèle des services importants que le nouveau Lieutenant-Gouverneur a rendus au pays, durant les trois années qu'il a présidé à l'administration du département de l'Agriculture et des Statistiques à Ottawa.

Un des premiers actes de M. Letellier, à son arrivée au ministère, fut de presser la publication du recensement de la Puissance, cette œuvre colossale qui fait tant d'honneur à celui qui en a eu la direction immédiate, M. J. Charles Taché. Cependant une lacune importante allait diminuer la valeur de ce document ; les provinces de Manitoba et de l'Île-du-Prince-Édouard ne faisant pas partie de la Confédération à l'époque du recensement de 1870, les statistiques concernant ces deux intéressantes provinces allaient nous manquer pour dix années encore à venir. M. Letellier a pu trouver le moyen de résoudre cette difficulté, et le recensement de la Puissance, qui vient d'être publié, contient les recensements de Manitoba et de l'Île-du-Prince-Édouard.

Avant l'avènement de M. Letellier au bureau de l'Agriculture, la loi concernant les brevets d'invention (*patentes*) était tout-à-fait nuisible aux intérêts bien entendus de la Confédération. Cette loi, par ses dispositions odieuses, allait, pour ainsi dire, jusqu'à ne pas reconnaître les droits des inventeurs étrangers ; et, par voie de rétaliation, les Etats-Unis avaient jugé à propos d'imposer sur tout brevet canadien des conditions tellement onéreuses qu'elles équivalaient presque à une prohibition complète. C'est ainsi que pour faire enregistrer un brevet d'invention au bureau de Washington, l'inventeur canadien ne devait payer rien moins que la somme exorbitante de cinq cents piastres. M. Letellier a fait tomber cette obstacle, et aujourd'hui, les Canadiens sont sur le même pied à Washington que les Américains eux-mêmes ; c'est-à-dire que nous pouvons y obtenir des brevets d'invention pour la modique somme de trente-cinq piastres.

Une autre lacune existait dans le même département, lacune importante qui ne pouvait avoir que des effets funestes sur le progrès de l'éducation en ce pays. La loi concernant les *droits d'auteur* était loin d'offrir des garanties suffisantes aux écrivains et éditeurs du Canada et à ceux de la Grande-Bretagne ; à maintes reprises les administrations précédentes avaient fait des propositions que la métropole avait cru devoir refuser. M. Letellier, avec l'aide efficace de M. Taché, a tenté un nouvel effort qui a été couronné d'un plein succès.

En 1870, M. Letellier fit un voyage à Manitoba avec le double objet d'y faire une étude approfondie des richesses agricoles de cette contrée, et de se rendre compte des désastreux effets occasionnés par ce fléau périodique qu'on désigne sous le nom d'*invasion des sauterelles*.

A son retour, il fut assez heureux que de convaincre ses collègues de la nécessité urgente qu'il y avait de venir au secours de cette petite mais intéressante province ; et, sur ses instances, le gouvernement fédéral vota, à deux reprises différentes, une somme de pas moins de \$85,000. Grâce à ce généreux octroi, la province de Manitoba fut sauvée de la famine et d'une ruine certaine.

Mgr. Taché, paraît-il, vient de reconnaître dans des termes très-élogieux les éminents services rendus à Manitoba par l'ex-ministre de l'Agriculture, et dans le rapport qu'il vient de faire en sa qualité de président du comité de secours, l'éminent prélat manifeste sa gratitude en des termes qui, sous les circonstances, font autant d'honneur à Sa Grâce qu'au gouvernement lui-même.

Durant ce même voyage officiel à Manitoba, M. Letellier comprit toute l'importance qu'il y aurait pour cette province si peu peuplée, si l'on pouvait diriger de ce côté le repatriement d'un certain nombre de nos compatriotes fixés aux États-Unis. Grâce aux sages mesures qu'il a su prendre, grâce aux agences habilement conduites qu'il a su établir dans divers États de l'Union américaine, pas moins de cent cinquante chefs de familles canadiennes, durant la saison qui vient de s'écouler, ont quitté les États-Unis et sont venues prendre possession des terres fertiles de Manitoba.

Tout en s'occupant de ces nombreux détails, le ministre de l'Agriculture organisait l'exposition de Manitoba à Philadelphie.

L'exposition du Canada à Philadelphie a été, sans doute, le fait capital de son administration.

Ce n'était pas petite besogne que de pourvoir aux détails de cette grande œuvre, qui n'exigeait rien moins que l'organisation de sept provinces distinctes, disséminées de l'Atlantique au Pacifique, encore sans lien bien apparent d'homogénéité, et à peine connues les unes des autres.

Ne reculant pas devant les nombreuses difficultés de cette tâche, le ministre d'Agriculture commença par visiter personnellement les diverses provinces de la Puissance, en vue d'y établir des comités provinciaux pour la collection des divers objets propres à figurer à l'Exposition. En même temps, il voyait à la nomination des commissaires canadiens, et nommait comme secrétaire-général un des hommes les plus aptes à le seconder dans cette tâche ardue. Par son expérience, par ses connaissances, par son zèle et son énergie, M. Joseph Perreault était bien un des hommes les plus compétents à remplir les difficiles fonctions de secrétaire-général.

Si l'Exposition de Philadelphie a eu pour le Canada le succès prodigieux que l'on connaît, c'est grâce au soin qu'a eu le ministre d'Agriculture de s'entourer d'hommes compétents à le seconder dans cette grande affaire, et aussi grâce aux sages dispositions qu'il a su prendre dans tous les détails de cette vaste organisation.

Portant ses visées plus loin, M. Letellier, qui avait déjà conçu le projet d'établir à Ottawa un musée agricole et industriel, ordonna que toutes les vitrines, armoires, enfin tout le mobilier nécessaire à cette exposition fussent construites conformément à un plan des plus judicieux qui permit un emménagement et un déménagement faciles, afin que ces mêmes armoires, vitrines, etc., pussent être ramenées de Philadelphie à Ottawa, et servir à l'installation du musée agricole et à celle des modèles des brevets d'invention; ce qui a été fait de la manière la plus heureuse.

Telle est, en peu de mots, l'énumération des faits les plus importants qui ont signalé le passage du nouveau Lieutenant-Gouverneur au département de l'Agriculture et des Statistiques.

Un mot, avant de terminer, sur un petit détail, insignifiant peut-être en lui-même, mais au sujet duquel il est aussi bon que le public soit, une fois pour toutes, suffisamment renseigné.

De tous temps, suivant en cela l'exemple de son père et de ses ancêtres, M. Letellier, dans tous ses actes officiels, a pris le nom de Letellier de St. Just. Pendant qu'il était engagé dans la politique active, quelques-uns de ses adversaires ont jugé à propos de le gouailler plus ou moins habilement sur l'assomption de cette particule de si ardemment convoitée d'un grand nombre. Mais enfin, c'est bien là son nom véritable, celui qu'il a toujours porté ainsi que ses aïeux. En effet, le premier ancêtre de M. Letellier qui vint au Canada était François Letellier de St. Just, soldat de la compagnie de Fonville. Son congé définitif d'absence, revêtu des signatures de Beauharnois, de de Beaujeu et de Hocquart, est en date du 1er octobre 1740.

C. D.

## NOS GRAVURES

## Sayabec House,

sur la ligne du chemin de fer Intercolonial.—Cette maison tire son nom d'un petit ruisseau qui coule entre elle et l'étable à gauche. Le ruisseau était d'abord connu sous le nom de "Gosselin," mais quelques-uns des ingénieurs sur le chemin de fer Intercolonial le changèrent en celui de Sayabec, et il est bien probable que c'est le nom sous lequel il continuera d'être désigné. Cette maison fut construite par le gouvernement pour l'usage de l'ingénieur en charge des travaux de cette section. La maison à l'extrême gauche est le magasin de M. Saucier. Tout près se trouve une boulangerie. La première maison qui se trouve dans la direction opposée au magasin est celle de Mme Brochu, sur le chemin Métapédiac, à quatre milles de Sayabec House.

## Le Jeune Ouvrier Canadien

Le sujet de ce croquis est un jeune ingénieur, et la scène, l'atelier dans lequel il est employé comme machiniste et ingénieur. Ceux qui le connaissent disent que le portrait est très-ressemblant. Son nom est James McDonald, de Collingwood.

## Les Beautés

Comme les opinions et les goûts sont très-partagés sur ce sujet, nous laissons à nos aimables lecteurs et lectrices le soin de choisir, parmi les portraits que nous donnons, le genre de beauté qui leur convient le mieux.

On lit dans le *Protecteur Canadien* de Fall-River, Mass. :

"Dans tous les grands centres la misère et la souffrance se font sentir, et la charité publique travaille à diminuer autant que possible le poids de tant d'infortunes. La situation d'un grand nombre de nos compatriotes est en plusieurs endroits des plus pénibles, et c'est en voyant ces misères qu'on comprend mieux l'imprudence et la simplicité de ceux qui les amènent ici, où, par le temps qu'il fait, ils n'ont d'autre partage que la faim, la misère et la mendicité. Ceux qui, d'une manière ou d'une autre, attirent ici leurs parents ou leurs amis, prennent sur eux le poids d'une terrible responsabilité devant Dieu et devant les hommes, et cette responsabilité est plus grande encore quand des gens sans scrupule, poussés par l'espoir du gain, foment une industrie de ce vil métier d'embaucheurs. Nous voudrions être entendu des campagnes les plus reculées du Canada, quand nous crions : "Restez chez vous!" Sans doute, nos campagnes ne sont pas à l'épreuve de la pauvreté, mais la misère comme nous en voyons depuis quelque temps n'habite là que chez ceux qui l'inventent, et nous parlons d'expérience. Ce dépouillement des campagnes au profit des villes est un malheur, et sous quelque rapport qu'on l'envisage, on ne peut que le condamner, et ses résultats sont des plus pénibles."

## SON EXCELLENCE LE LIEUTENANT-GOUVERNEUR A LA RIVIÈRE-OUELLE

La journée de mercredi a été tout un événement pour la paroisse de la Rivière-Ouelle, qui avait le bonheur de saluer et d'acclamer un de ses enfants dans la personne du Lieutenant-Gouverneur, l'honorable Letellier de St. Just.

Un concours immense de citoyens l'attendait à la gare du chemin de fer, et au moment de son apparition, un immense hurra sortit de toutes les poitrines. De la gare, le cortège, qui comptait quelques centaines de voitures, se rendit à la salle publique, où l'adresse suivante lui fut présentée et lue par M. le curé au nom de la paroisse.

Son Excellence, après avoir remis aux mains de M. le curé sa réponse écrite, crut devoir, pour la circonstance, sortir des règles prescrites par l'étiquette officielle et fit une de ces chaleureuses allocutions qui vont droit au cœur, et qui émeuvent profondément son auditoire.

Voici l'adresse qui fut présentée à Son Excellence par ses concitoyens de la Rivière-Ouelle :

*A Son Excellence l'Honorable Luc Letellier de St. Just, Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec.*

Qu'il plaise à Votre Excellence.

C'est avec un sentiment de fierté bien légitime que vos concitoyens de la paroisse de la Rivière-Ouelle saisissent la première occasion qui s'offre à eux pour féliciter Votre Excellence de la marque insigne d'estime et de confiance

qu'il a plu à Notre Gracieuse Souveraine de vous témoigner, en vous conférant la haute dignité de Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec.

Le sentiment de satisfaction générale avec lequel le public de cette province, sans distinction de race ou de parti, a déjà accueilli votre élévation à ce poste éminent, doit être pour Votre Excellence un gage certain qu'Elle s'est acquise en même temps l'estime, la confiance et le respect de nos populations.

En effet, dans le cours de vos longues années de vie politique, dans les nombreuses luttes politiques où vous vous êtes trouvés engagé, luttés semées tantôt de revers, tantôt de succès : soit que vous ayez été à la tête des affaires de l'État, ou en dehors, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, toujours vous avez été le même, vous appuyant sur des convictions inébranlables, manifestant toujours le plus sincère attachement à nos institutions, et faisant preuve d'un dévouement inaltérable à notre commune patrie ; aussi, nous offrez-vous aujourd'hui l'exemple d'une carrière droite et sans tache.

Si le pays se glorifie de compter en vous un illustre citoyen, l'honneur en rejailit particulièrement sur votre paroisse natale, qui est fière de voir un de ses enfants élevé, grâce à son mérite et à ses talents distingués, au plus haut grade de dignité dont un Canadien puisse être investi par Sa Majesté en ce pays.

Nous prions Votre Excellence d'être auprès de votre famille l'interprète de nos sentiments de respect, et de vouloir bien accepter nos vœux les plus sincères pour votre bonheur.

E.-O. Dion, Ptre., curé, Rivière-Ouelle.  
F.-X. Bégin, Ptre., curé, Saint-Pacôme.  
Chs. Letellier, maire, Rivière-Ouelle.  
L. Tétu, M. D.  
E.-A. King.  
C. Dionne.  
H.-B. Casgrain, Ptre.  
J.-B. Richard.  
C.-A.-M. Gagnon, N. P.  
Bruno Hudon.  
Et deux cent neuf autres signatures.

Réponse de Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur :

*A mes excellents concitoyens de la paroisse de la Rivière-Ouelle.*

M. le curé et mes amis,

Veillez agréer mes plus sincères remerciements pour les souhaits de bienvenue que vous voulez bien m'adresser, au sujet de mon élévation au poste éminent auquel il a plu à Notre Gracieuse Souveraine de vouloir m'appeler.

Soyez convaincus d'une chose, c'est que de tous les compliments que vous voulez me faire, aucun n'a plus de valeur à mes yeux que celui par lequel vous voulez bien affirmer que l'honneur de ma nomination *rejoint particulièrement sur ma paroisse natale* ; sur la bonne paroisse de la Rivière-Ouelle qui m'a vu naître, où j'ai passé les plus beaux jours de ma vie, et où, je l'espère, j'aurai la suprême consolation de terminer ma carrière.

Mes bons amis, agréez mes meilleurs souhaits pour votre bonheur et celui de vos heureuses familles. Je ne vous dis pas *adieu*, mais *au revoir*.

L. LETELLIER.

## BARREAU DE MONTRÉAL

Le Barreau de Montréal a passé les résolutions de condoléance suivantes à l'occasion de la mort du juge Mondelet :

Proposé par M. Kerr, C.R., secondé par M. Doutre, C.R. : Que les membres de cette section du barreau ont appris avec un profond regret la mort de feu Phon. Chas. Mondelet, qui pendant des années a occupé une position éminente dans les rangs de la magistrature de cette province. —Adopté.

Proposé par M. Geoffron, secondé par M. Morris : Que les connaissances profondes, l'intégrité et l'intelligence du juge décédé lui avaient assuré le respect du barreau et du public.

Proposé par M. Robertson, secondé par M. Robidoux : Que les membres de cette section du barreau offrent à la famille du juge décédé l'expression de leurs sympathies et de leur condoléance.

Proposé par M. Lunn, secondé par M. Lorranger : Que les membres de cette section du barreau assistent aux funérailles en corps, et portent les signes ordinaires de deuil pendant un mois, en marque de leur respect pour le juge décédé.

Proposé par M. Holton, secondé par M. Driscoll : Que copie de ces résolutions soit transmise à la famille du défunt, aux différentes sections du barreau de la province, et à la presse.

## FEU M. JOSEPH ROBILLARD

Nous avons aujourd'hui à enregistrer la mort de l'un des plus anciens citoyens de cette ville, M. Joseph Robillard, clerc du marché Viger, décédé à l'âge avancé de 84 ans et trois mois.

M. Robillard est né à Saint-Sulpice, en 1792, du mariage de M. Louis Robillard, et Delle Hénauld Deschamps, sœur de MM. Joseph et Antoine Hénauld Deschamps, du Bout-de-l'Isle de Repentigny.

Après la guerre de 1812, M. Robillard ouvrit un magasin, rue Saint-Paul, dans une maison encore existante et présentement occupée par M. Roy, horloger. Il fonda ensuite un établissement de commerce à Sainte-Elizabeth, à trois lieues de Berthier, l'un des villages, alors, de plus florissants par le commerce étendu de MM. Deligny, Armstrong, Morrisson, Olivier et autres.

Étant revenu, plus tard, résider à Montréal, M. Robillard fut choisi par les commissaires de la ville (avant l'existence de la corporation) comme officier surveillant les travaux d'exhaussement, de nivellement, et des améliorations de plusieurs des rues de notre ville.

La corporation de Montréal vient de perdre le patriarche de tous ses officiers, après 45 ans de service, car M. Robillard était employé par la ville avant même l'installation du premier maire de Montréal, feu M. Jacques Viger.

Par la fermeté de son caractère, par son patriotisme inébranlable et dévoué, par sa conduite toujours irréprochable, M. Robillard s'est vu honoré des rapports personnels et de l'estime toute particulière de nos anciens hommes publics les plus hauts placés, feu les honorables J. P. Pincus, D. B. Viger, Sir L. Lafontaine et Sir Georges Cartier, comme aussi de la considération de plusieurs de ses contemporains encore aujourd'hui dans la hiérarchie civile et politique.

M. Robillard a eu le rare privilège de renouveler non-seulement la 50<sup>me</sup>, mais la 60<sup>me</sup> année de son mariage, petite fête de famille dont les journaux ont rendu, à l'occasion, un compte des plus gracieux et des plus flatteurs. M. Robillard a pu voir la 4<sup>me</sup> génération de son nom dans les enfants de ses petits-enfants. Il laisse une veuve et cinq fils.

LES OBJETS PERDUS.—La *Press* de Philadelphie fait la description des articles déposés au "bureau des objets perdus" du Centenaire. Il y a d'abord un assortiment complet de porte-monnaie, depuis le volumineux et solide portefeuille du marchand de bestiaux jusqu'au porte-monnaie miniature et couvert de perles de l'éclat de Nassar. On trouve de tout dans ce porte-monnaie, excepté de l'argent, car entre eux tous ils ne renferment peut-être pas \$100, mais en revanche ils sont bourrés de cartes-memoranda, billets de chemin de fer et autres papiers "sans valeur excepté pour le propriétaire." Indépendamment de la somme insignifiante répartie entre ces porte-monnaie réclamés, les gardes ont ramassé plus de \$3,000 pendant la durée de l'Exposition, mais l'argent perdu a été, dans tous les cas, rendu aux ayants droit.

L'immense majorité des objets perdus est de provenance féminine—cols de dentelle et de toile, manchettes de toile ou de papier, beaucoup avec des boutons d'or ou d'acier, châle, manchettes, chapeaux, voiles, voilettes, mouchoirs, jamales, waterproofs, rubans, écharpes, fourrures, épingles, chignons, &c. Il y a aussi une quantité d'articles de toilette intime, crinolines, buses, jarrettières et bien d'autres.

Au bureau des objets perdus il y a assez d'éventails pour monter un magasin, mais ils sont généralement de peu de valeur. On y voit également un millier de parapluies et autant d'ombrelles. Il y a dans le nombre quelques ombrelles de prix, mais quant aux parapluies ils sont sans exception ce qui se peut imaginer de plus affreux comme matériel et de plus défilé comme condition. Il n'en est pas un seul assure la *Press*, qu'un voleur, à moins d'être pour le gibet, pût avoir la pensée de s'approprier. Ce journal fait suivre cette réflexion d'un calcul établissant que, si parmi les millions de visiteurs de l'Exposition, il a été perdu des parapluies présentables dans la même proportion que des parapluies indescriptibles, le nombre des parapluies volés doit avoir été de 500,000 environ.

Les gardes ont aussi ramassé sur les terrasses et dans les bâtiments du Centenaire des bijoux en énorme quantité, mais la plupart de ceux qui avaient une grande valeur ont été réclamés et restitués, et les autres seront rendus, moyennant bien entendu, justification de la propriété.

Signalons enfin le dépôt au bureau des objets perdus d'une jument grise et de plus de 500 enfants des deux sexes. La jument est retournée le même jour à son écurie, et les enfants ont successivement été expédiés à leurs familles respectives, au fur et à mesure qu'elles se sont fait connaître, ce à quoi pas une seule n'a manqué.

—Le contre-amiral de\*\*\*, intrépide marin a fait deux ou trois fois le tour du monde. Un jour, en vue de Madagascar, il a pris à son bord un jeune hova qu'il a voulu ramener en France et élever à ses frais. Ce petit noir est aujourd'hui un très-grand jeune homme, d'un esprit tout à la fois très-vif et très-bizarre.

Avant fait toutes ses classes, il parle le français très-correctement.

On lui demandait, il y a quelque temps, s'il trouvait une grande différence entre les blancs et les hommes de sa race.

—Oui, j'en vois une, répondit-il, et elle n'est pas à l'avantage des gens de l'Europe.

—Qu'est-ce donc ?

—C'est que les Parisiens sont si fous, ou, peu le moins, si, éventés, qu'il leur faut des numéros à leurs maisons pour s'y retrouver. Nous autres Malgaches, nous n'avons pas besoin de marquer ainsi nos cases pour les reconnaître.



UNE FEMME DE THÈBES

## DU SANG-FROID, S'IL VOUS PLAÎT.

Aussitôt que le vieux berger eût ouvert la partie supérieure de la porte, il y eut un tel concert de bêlements, que je reculai de deux pas en me bouchant les oreilles. Le bonhomme me jeta un regard de côté et je vis, aux plis de ses joues et au clignement de ses petits yeux gris, qu'il avait bien de la peine à s'empêcher de rire.

Aussi, je me rapprochai vivement de la porte pour montrer que j'avais pu être surpris, mais que je n'avais pas été effrayé le moins du monde.

A huit ans et demi, quand on a rapporté du collège un premier prix de lecture et un second prix d'écriture, on n'aime pas à passer pour un niais et pour un poltron.

"Trr! trr! faisait le vieux Berrichon. Là, là! toujours les mêmes, voyez-moi ça!" Les moutons s'étaient précipités tous à la fois et la porte était littéralement bloquée. Les plus impatients et les plus forts grimpaient sur le dos des autres et battaient l'air de leurs pattes de devant. Les agneaux, pris entre les gros moutons et serrés jusqu'à étouffer, poussaient des gémissements plaintifs. Mais loin de songer à se tirer de la bagarre, ils poussaient en avant comme les autres, et augmentaient la presse et le désordre.

"Est-ce que c'est toujours comme cela? demandai-je au berger.

"Toujours! je ne sais pas, me répondit-il en se grattant l'oreille, parce que, voyez-vous, toujours c'est bien long. Ça a commencé avant moi et ça durera après moi. Tout ce que je peux dire, c'est que depuis quarante ans j'ai toujours vu la même chose.

—En ce cas, les moutons sont joliment bêtes! dis-je avec beaucoup d'aplomb.

—Peut-être bien que oui, peut-être bien que non, reprit le bonhomme d'un ton sentencieux. C'est que, voyez-vous, ajouta-t-il avec un sourire qui me déplut, on ne les envoie pas à l'école, eux! on n'en veut point faire des notaires, ou des avocats, ou des médecins. Alors, peut-être bien tout de même qu'ils en savent assez long pour ce qu'on attend d'eux."

Les moutons continuaient à se débattre comme des forcenés; le retard qu'on mettait à leur ouvrir la porte les avait exaspérés, et ils semblaient avoir fait vœu de s'écraser jusqu'au dernier.

"Trr! trr! reprit le berger. Là, là! voilà qu'ils vont sortir, les mignons!" Les mignons lui répondirent par des bêlements furieux.

"Pas moins! reprit-il en se tournant vers moi, vous feriez peut-être bien de vous mettre un peu de côté, parce que ça va déborder comme une écluse."

Je déclarai, avec un noble orgueil, que cent moutons ne me feraient pas peur et que je les attendais de pied ferme.

"Après cela, si c'est votre idée," me dit tranquillement le vieil homme, et il ouvrit la barrière.

En un clin-d'œil, je me trouvai renversé, bousculé, roulé, piétiné, aveuglé sans pouvoir me rendre compte de ce qui s'était passé. Mon tablier de toile grise était ramené par-dessus ma tête, j'ai cru que j'allais étouffer, et, perdant toute honte, je me mis à crier au secours, en frappant la terre de mes deux talons.

Le berger me remit sur pied, sans rien dire. Il pensa sans doute que j'étais assez confus et assez puni de ma sottise présomption.

Quand il eut rabattu mon tablier qui m'aveuglait, il secoua la poussière dont j'étais couvert de la tête aux pieds, me fit remuer les bras et les jambes pour voir "s'il n'y avait rien de cassé," et dit: "Ça n'est rien!" Il me quitta là-dessus, en trottant après ses moutons, dont la moitié s'était introduite dans la mairie, tandis que l'autre moitié se bousculait à la porte pour y entrer aussi.

Quand il eut disparu je me mis à courir de toutes mes forces jusqu'au pavillon que nous occupions pendant les vacances.

Ma mère me fit boire un verre d'eau sucrée, me donna d'autres vêtements et me recommanda d'être plus prudent une autre fois.

"N'importe, dis-je au déjeuner en attaquant ma côtelette avec beaucoup de vigueur, les moutons sont joliment bêtes!"

—C'est vrai, dit mon père, mais il y a des occasions où les hommes ne montrent guère plus d'esprit que les moutons. Oh! tu n'as pas besoin de rougir, je ne pensais pas à toi en disant cela. Tu as été imprudent, voilà tout, et tu as acquis un peu d'expérience à tes dépens. Voici ce que je voulais te dire: que le feu prenne, par exemple, à un théâtre. La foule, qui aurait toujours le temps d'évacuer la salle si elle consentait à sortir en bon ordre, s'affole et perd la tête. C'est à qui sortira le premier, les issues sont obstruées. Les gens, embarrassés les uns dans les autres, serrés comme par des coins de fer, ne peuvent faire un mouvement pour franchir la porte. La poussée des derniers rangs augmente le désordre et la difficulté. Les hommes perdent tout sentiment d'humanité; ils bousculent les faibles et ne songent plus qu'à sauver leur vie aux dépens de celle des autres.

"Hé, mon Dieu! messieurs, un peu de sang-froid, s'il vous plaît, rien qu'un peu de sang-froid, et tout le monde se tirera d'affaire.

"Si quelqu'un avait assez d'autorité pour cela, et surtout pour se faire entendre et écouter, on ne verrait pas l'instinct brutal de la conservation transformer les gens en bêtes féroces, et un simple accident en une épouvantable catastrophe. Tu as bien compris, mon enfant?"

—Oui, papa. Je ne dirai plus de mal des moutons?"

—Vois, au contraire, ce qui se passe sur un navire où le feu s'est déclaré. La discipline maintient l'équipage. On procède par ordre au sauvetage. D'abord les femmes et les enfants, puis les vieillards, puis les personnes valides, puis l'équipage, puis les officiers, et le capitaine le dernier de tous.

—Et si le vaisseau s'enfonce dans l'eau ou saute avant que le capitaine ait le temps de s'embarquer?"

—Le capitaine périt, mais il a fait son devoir!"

Mon cœur se gonfla et je sentis que mes yeux étaient humides. Je ne plaignais pas le capitaine; au contraire, je l'admire de toute mon âme, et il me sembla pour un moment que j'aurais voulu être à sa place.

Mon père remarqua que j'étais ému, et mon émotion ne parut pas lui déplaire. Pour me donner le temps de réfléchir sans doute, il demeura silencieux quelques minutes et reprit en souriant:

"Ce n'est pas seulement dans les grandes occasions qu'un homme digne de ce nom doit se posséder et conserver son sang-froid. Dans les circonstances les plus vulgaires de la vie, le sang-froid le sauve du ridicule. Tu as bien vu souvent des gens qui se rencontrent sur le seuil d'une porte, sur un trottoir, dans un escalier. Neuf fois sur dix, ces deux personnes se jettent du même côté pour se livrer mutuellement passage, elles se rencontrent une seconde fois nez à nez, perdent la tête, se rencontrent une troisième, une quatrième fois, se donnant en spectacle aux passants qui sourient, jusqu'à ce que l'une d'elles s'arrête subitement et mette fin à ce grotesque avant-deux.

"L'inconvénient n'est pas bien grave, et un peu de confusion est bientôt passé; mais pourquoi ne pas s'exercer au sang-froid dans les petites circonstances pour se posséder dans les grandes! Maintenant, pour en revenir à nos moutons..."

—Oh! sois tranquille, papa, je ne me mettrai plus jamais en face de leur porte au moment de leur sortie."

Mon père se mit à rire de la chaleur que j'avais mise à faire cette promesse. Il me posa sa main sur la tête et me dit: "Tu prouves, une fois de plus, la supériorité de l'homme sur le mouton: l'homme est éducatible, le mouton ne l'est pas: ce qui n'empêche pas ces côtelettes d'être excellentes. J'en accepterai volontiers une autre."

J. LEVONIN

## M. C. O. PERRAULT ET LES FRANÇAIS.

Les Français de Montréal ont saisi l'occasion du premier de l'an pour faire part à M. C. O. Perrault, consul de France à Montréal, des sentiments que leur inspire sa conduite à leur égard. Ils les ont exprimés dans l'adresse que l'on va lire:

MONSIEUR C. O. PERRAULT,  
Vice-consul de France et Président honoraire de la Société Française de Secours Mutuels et de Bienfaisance de Montréal.

MONSIEUR, — La Société Française de Secours Mutuels de Montréal a l'honneur de vous offrir ses compliments et ses souhaits de nouvelle année qu'il vous plaira de partager avec Madame Perrault.

Cette circonstance lui fournit l'occasion de vous remercier sincèrement pour la somme de bons services que vous rendez aux Français de Montréal particulièrement depuis que vous occupez la charge de vice-consul dans cette partie des possessions de l'Amérique Britannique du Nord. La Société de Secours Mutuels aime à se rappeler surtout le zèle et la charité que vous avez déployés à l'égard de ses compatriotes sans travail et sans ressources pendant le dur hiver de 1875-76! Que de familles pauvres ont été soulagées par vous et les âmes chrétiennes auprès desquelles vous avez intercédé alors! Les membres de la Société de Secours Mutuels et tous les Français qui résident dans cette grande cité sont témoins de votre noble conduite! Et tout récemment la presse française et anglaise de cette province n'a-t-elle pas raconté toutes vos démarches, tous vos efforts près des hautes autorités de ce pays, afin d'obtenir le rapatriement de plusieurs centaines de Français que de malheureuses circonstances ont jeté sur cette terre du Canada à une époque de crise, où finance, commerce et travaux sont paralysés! Tout cela, Monsieur, ne fait-il pas votre éloge? Ici, la Société Française de Secours Mutuels vous dira sans arrière-pensée que la nationalité canadienne-française à laquelle vous appartenez doit être fière d'avoir enfanté des sujets de votre trempe!

Quelques mots encore: La France ne perd pas de vue ses enfants absents. Elle apprendra avec plaisir, si elle ne le sait déjà, que vous leur avez tendu une main secourable aux jours de la détresse! Et quand l'heure sera venue où cette France, que vous connaissez, devra vous témoigner sa gratitude, elle vous la témoignera largement, recevez-en l'assurance.

P. DUMAS.

1er janvier 1877.

HIRTZ,  
Vice-président.  
C. GALIBERT,  
Trésorier.

PROULX,  
AUDOIN,  
BEULLAC,  
RÉSÉDA,  
GROTH,  
Membres de la délégation.

M. Perrault répondit dans les termes suivants à cette sympathique adresse:

A Monsieur le Président et Messieurs les Membres de la Société Française de Secours Mutuels de Montréal.

MESSIEURS,  
Il n'est aucun de vous qui ne comprenne avec quelle émotion sincère je reçois une adresse qui exprime des sentiments si affectueux à mon égard. De pareils témoignages, messieurs, sont bien au-dessus de toutes les récompenses et donnent encore plus que la satisfaction du devoir accompli: ils en inspirent l'orgueil, ils nourrissent et stimulent cette ardeur et ce zèle toujours nécessaires aux œuvres où la sympathie joue le plus grand rôle.

Savoir que ses intentions sont louables et qu'on fait le bien suffit rarement, même aux natures les plus désintéressées et les plus énergiques; mais se sentir apprécié et soutenu dans la tâche qu'on remplit, voilà le stimulant qui écarte les défaillances, les dégoûts passagers, les ennuis divers qui accompagnent l'accomplissement d'actes difficiles et délicats, comme ceux que j'ai été appelé à remplir quelquefois.

En me préoccupant de rapatrier les Français amenés au Canada dans des temps critiques et grâce à des espérances qui n'ont pu être réalisées, je n'ai fait que ce que l'humanité commandait, ce que tout autre aurait fait à ma place, ce que ma charge de premier président honoraire des deux Sociétés Françaises de Secours Mutuels et de Bienfaisance m'imposait; ce qu'en un mot me prescrivait mon premier devoir; et si j'ai multiplié mes démarches, si j'ai déployé du zèle, c'est que je n'ai jamais considéré ma charge consulaire comme une fonction proprement dite, mais bien comme un honneur qui m'était fait, comme une marque singulière de confiance, après les événements douloureux qui ont frappé la France et dans les circonstances extrêmement difficiles où la plupart des Français venus au Canada se sont trouvés depuis quelques années.

Les liens qui rattachent et qui rattacheront toujours le Canada à la France, notre commune patrie, j'oserai dire — ce que je dirais bien si je pouvais parler comme mes pères, comme les pères d'un million d'âmes au Canada — ces liens sont trop nombreux pour pouvoir être oubliés par un enfant de ce petit peuple dont le nom même est inséparable de celui de la France, de ce petit peuple qu'on ne peut désigner ou reconnaître que par le nom de Français.

Ceux de vos compatriotes qui seront bientôt retournés dans la vieille mère-patrie pourront dire à ceux qui leur parleront de cette colonie de jadis: que si les hivers y sont froids, les cœurs y restent chauds, et que s'ils ont eu beaucoup de misère, ils n'ont pas eu moins de sympathie et moins de consolation.

Et maintenant, messieurs, je vais vous répondre un mot au nom de Madame Perrault, absente en ce moment aux Etats-Unis. Je puis le faire avant même de lui transmettre les bons souhaits que vous lui adressez, car je sais qu'elle vous les renvoie, tel que je le fais moi-même du fond du cœur.

De tous les souhaits, il n'en est pas qui puissent nous être plus sensibles ni plus chers que ceux qui viennent de la reconnaissance: je puis vous assurer que ceux que vous nous adressez au nom des Français qui ont souffert et dont j'ai pu quelque peu alléger la souffrance, resteront à nos yeux, non-seulement comme une expression sympathique, mais comme le plus touchant souvenir que nous laissons l'année expirante.

Puisse votre Société, messieurs, croître et augmenter rapidement dans le cours de l'année qui s'ouvre aujourd'hui; puisse-t-elle étendre son influence bienfaisante sur le plus grand nombre possible de Français qui viennent ici chercher une nouvelle existence, une nouvelle carrière; puisse-t-elle contribuer à resserrer encore davantage les liens qui unissent mon pays au vôtre, le Canada à son ancienne mère-patrie; puissions-nous tous ensemble apporter notre part à la réalisation de ce dessein qui doit nous être également cher, à vous et à moi. Soyez persuadés que je continuerai d'y mettre tout le zèle qui m'a animé jusqu'aujourd'hui, certain que vous continuerez de votre côté à associer vos efforts aux miens dans cette œuvre patriotique.

Offrons à la France ce cadeau du nouvel an, de nos volontés réunies pour la faire aimer et respecter par un plus grand nombre, et notre tâche sera accomplie. C. O. PERRAULT.

## LE ROLE DES POCHEES

Nous suivions le boulevard, et devant nous trottaient deux élégantes Parisiennes emmitouffées dans ces pelisses à taille, garnies de fourrures, qui sont la dernière invention de la mode. Tout à coup, mon compagnon me dit: "Qu'est cela?" Et il me montrait tout à fait en arrière, et dans le bas de ces coquets et chauds vêtements, de mignonnes petites poches béantes, bordées de minces bandes de fourrures, où reposaient, comme dans des nids, un mouchoir de dentelle et un foulard aux vives couleurs. — "Cela? mais ce sont des poches!" répondis-je. — "Comment! des poches? Quelle étrange idée de placer là des poches! A moins d'avoir des bras aussi longs que ceux des nègres, il me semble impossible que ces charmantes femmes puissent les atteindre sans se livrer à des contorsions fatigantes. Voilà, en vérité, une mode bien ridicule. D'habitude, c'est pour soi qu'on a des poches, et non pour ses voisins. Or, celles-ci me paraissent être une provocation permanente à la cupidité des pick-pockets."

Paix là! mon cher ami, vous vous enflamez hors de propos, et vous ne paraissez pas vous faire une juste idée du rôle des poches dans la toilette féminine. Le bon sens et la judiciaire n'ont ici rien à voir. Quand il s'agit de modes, il sied de déraisonner un peu. Sachez donc qu'en matière de poches féminines, il y a les poches d'apparat et les poches utiles, les poches postiches et les vraies poches. De même qu'il y a en architecture les fausses fenêtres, de même il y a les poches de symétrie. Les variétés, d'ailleurs, sont infinies. Il y a la poche de la soubrette, la poche de la ménagère, la poche de la châtelaine.

Voici Lisette en jupons courts et petit tablier. Ses mains prestes frétilent au fond de deux poches peu sévères. Que met-on dans ces poches-là? Dans l'une se glisse le billet qu'on doit discrètement remettre; dans l'autre disparaît la bourse sonnante qui paie cet aimable office. Ah! les jolies poches, et comme la vieille comédie française en a usé! Que de secrets, d'intrigues, de quiproquos, de brotilles, de raccommodements ont passé par là! C'était vraiment la boîte aux lettres, aux levées irrégulières, à la taxe plus irrégulière encore!

Voici la ménagère. L'ouverture de sa poche se cache sous les plis de sa robe; mais cette poche est profonde et gonflée comme un sac. On y trouve pêle-mêle le trousseau de clefs, la clef de l'armoire au linge, la clef de l'armoire au sucre et aux conserves, une pelotte de laine, un étui à

aiguilles, un dé et des ciseaux, des notes defournisseurs, des recettes de cuisine, des formules de pharmacie, des patrons de cols et de manchettes, etc.

Nous avons encore la poche dite aumônière, suspendue à la ceinture, et que nos élégantes balancent fièrement à leurs flancs, comme la sabretache des hussards; la petite poche dite du cœur, destinée en gousset, s'ouvrant hardiment sur le sein, laissant passer, ainsi qu'une brillante aigrette, le coin de quelque mouchoir de fine dentelle, quand elle ne porte pas la montre diamantée que retient la chaîne d'or pareille à l'aiguillette de l'aide de camp; la petite pochette de la vareuse de l'artiste; la poche brodée du corsage à basques, qui rappelle le gilet à ramages où s'engouffre la grosse main de Turcaret...

Que vous dirai-je, enfin, mon ami! les variétés de poches sont innombrables, et quant à celles qui excitaient tout à l'heure votre étonnement, comme il n'est plus d'usage que Lisette ou Marton accompagnent leurs maîtresses à la ville, il faut croire que Célimène a voulu porter elle-même les poches de Lisette. Tant pis pour elle si les pick-pockets y trouvent leur compte!

PAUL ÉMILE.

## LA SOURCE DE LA VÉRITÉ

« O mon Père! pria un sage indien, ne me sera-t-il jamais donné d'approcher à la source de la Vérité, de tremper mes lèvres dans cette eau bienfaisante qui élève notre âme vers toi, en lui accordant de connaître le bien et de comprendre tes œuvres? Hélas! si je suis indigne, ne guideras-tu pas ceux dont le cœur est plus pur que le mien! Comme moi, useront-ils leur vie à l'étude et briseront-ils leur corps dans la pénitence? Mon Père, aie pitié de notre faiblesse, dissipe les ténèbres qui couvrent nos yeux, montre-nous ta voie! »

Dieu, qui entend toutes les prières, exauça celle-ci. Il mena le sage devant une montagne deux fois plus haute que le Gaurizankar et dont la base, baignée par la mer, était large comme un royaume. La source coulait au sommet. Dieu demanda alors aux hommes qui voulaient y parvenir de sanctifier leur existence par le travail. Ils devaient sacrifier leur jeunesse à l'étude, s'abstenir des plaisirs et se consacrer au bien de tous. En remplissant ces conditions, ils acquerraient, au terme de leur travaux et de leur vie, le droit d'avancer d'un pas, d'un seul, vers le but sacré. Un sage tombé, son successeur, partant du chemin déjà parcouru, devait se préparer à faire le pas suivant, ce pas dans lequel son cercueil ne pouvait tenir. Et nul, dans cette longue succession, ne pouvait avoir de plus haute ambition que d'être compté comme un de ces innombrables chaînons de cette chaîne qui devait monter de la base au sommet de la montagne.

Le sage fut consterné. Les hommes auraient-ils assez d'abnégation pour préparer, dans la nuit de l'avenir, le triomphe de l'un d'eux. Il doutait de la persévérance humaine, et il fit le premier pas pour tant.

Bien longue était cette route, bien décevante cette tâche! Jamais pourtant elle ne fut abandonnée. Les empires croulèrent les uns sur les autres, les générations se succédèrent laissant à peine un souvenir de leur passage; la terre changea de face: toujours quand un sage mourait sur la montagne, un autre, penseur, savant, artiste, venait de l'Orient ou de l'Occident lui succéder et donner sa vie pour franchir le pas suivant. Toujours quelqu'un marchait vers la source éternelle! Nul pourtant, dans la foule, n'encourageait ces martyrs; et même, lorsqu'ils se furent élevés et isolés sur la montagne, on finit par les y oublier.

Des siècles passèrent encore sur les siècles avant que le dernier des persévérants travailleurs fit le dernier pas et pût se désaltérer à la source. Quand ce sage se releva, il était transfiguré. La joie débordait de son âme, la jeunesse remontait à son front; mais lorsque descendu à la ville et, qu'étonné de ce qu'il vit, il parla,

on lui imposa silence et on l'enferma dans unemaison de fous

Cette nuit même la montagne s'affaissa dans la mer. CH. SCHIFFER.

## NOUVELLES DIVERSES

—Sa Majesté la reine Victoria a été proclamée impératrice des Indes le 1er janvier. Les cérémonies qui ont eu lieu à cette occasion ont été importantes dans tout l'Empire.

—La Cour d'Appel de l'Etat de New-York vient de décider que les passagers ont droit à des sièges dans les chars salons, Pullman ou Wagner, sans payer extra, lorsqu'ils ne trouveront pas de sièges dans les premières ou les secondes.

—Les Américains produisent 200,000,000 de collets de papier par année, et on dit que par l'usage de ces collets ils s'épargnent pour \$6,000,000 de comptes de lavage.

—On cite les noms de M. A. Hearn, du professeur Langelier, de Québec, et de MM. L. A. Jetté et Jos. Doure, de Montréal, comme candidats aux postes vacants dans la magistrature.

—Les fermiers profitent actuellement des avantages des chemins de fer. A toutes les stations de l'International, les pommes de terre se paient cinquante cents le minot, livrées à la gare, dit le Progrès de Sherbrooke.

—Nous voyons dans certains journaux français des nouvelles sur la picotte, avec l'entête suivant: "La picotte à Manitoba." Nos confrères font évidemment erreur: il n'y a pas de picotte à Manitoba. Cette maladie sévit à distance dans le territoire de Keewatin. Il serait sans doute à propos de rectifier ces renseignements.—*Métis.*

—Que devons-nous faire (dit le Progrès de Sherbrooke) pour avoir de l'eau? De tous côtés, il nous arrive des plaintes à cet égard. Un fermier de Magog est obligé de conduire son bétail à un demi-mille de distance, au lac, pour l'abreuver et plusieurs autres propriétaires seront obligés de suivre son exemple dans quelques jours.

—La Gazette Officielle de samedi dernier proclame le changement des termes des cours pour le distrit de Saint-François, et le nouvel arrangement est comme suit: La Cour Supérieure siégera à Sherbrooke du 10 au 14 de janvier, mars, mai, septembre et novembre. La Cour de Circuit siégera aussi à Sherbrooke du 10 au 16 février, avril, juin, octobre et décembre. A Cookshire, du 4 au 6 janvier, mai et septembre; à Ham Sud, du 4 au 6 février, juin et novembre; à Stanstead, du 18 au 20 février, juin et octobre; et à Coaticook, du 22 au 24 février, juin et octobre.

Ainsi, comme on le voit par la présente proclamation, la Cour de Circuit ne siégera pas à Sherbrooke en janvier.

—A la dernière réunion des membres de la Société d'Agriculture du comté de Chambly, les Messieurs suivants ont été élus officiers et directeurs pour l'année 1877:

Frs. David, écr., président; A. L. Williams, écr., vice-président; Ls. Williams, sec.-trésorier.

Directeurs: Louis David, Alphonse Jodoin, Cyrille Jodoin, Jos. Chagnon, Téléphore Larocque, Frs. Demers, Napoléon Dagneau.

Après que des remerciements eurent été votés aux officiers et directeurs de la société, pour leur habile gestion des affaires de la société; à P. B. Benoit, écr., M. P., pour les services qu'il rend sans cesse à la Société d'Agriculture du comté de Chambly, il a été

Résolu: Que cette assemblée est d'opinion que le comité devrait s'adresser au Conseil d'Agriculture pour tenir une exposition d'animaux cet automne, sans toutefois affecter les prix offerts ordinairement pour les terres les mieux tenues.

Aussi: Que la Société d'Agriculture du comté de Chambly désapprouve hautement l'augmentation, par le Conseil-de-Ville de Montréal, du taux des marchés, imposé sur les voitures des cultivateurs qui fréquentent ces marchés, et espère que le Conseil-de-Ville de Montréal rappellera ces taux exorbitants.

—Sa Grandeur Mgr. Taché est heureusement arrivé du Canada le 23 décembre, vers 7 heures, à Saint-Norbert, Manitoba. Les quatre religieuses venues avec Monseigneur se sont également arrêtées à Saint-Norbert où les attendaient les supérieures des deux communautés auxquelles appartiennent les nouvelles missionnaires. Plusieurs prêtres de l'archevêché et un certain nombre de citoyens de Saint-Boniface et de Winnipeg s'étaient rendus au-devant de Mgr. Taché pour lui souhaiter la bienvenue. Vu les fatigues de la route, Mgr. l'archevêque et les religieuses ont remis au lendemain après-midi de finir leur voyage. Annoncée à temps à Saint-Boniface, cette heureuse nouvelle n'a pas laissé froide la population, qui s'est portée avec enthousiasme au-devant de son bien-aimé prélat. L'escorte d'une paroisse a rencontré l'autre, et l'église s'est quasi remplie, dimanche vers trois heures et demie, quand Mgr. l'archevêque a fait son entrée solennelle dans le lieu saint. La santé de Monseigneur est excellente.—*Le Métis.*

—Vendredi après-midi, une horrible tragédie a mis en émoi la partie ouest de Montréal.

Les deux personnes qui ont joué un rôle dans cette affaire sont Louis Guénette, âgé de trente-cinq ans, demeurant au No. 434, rue Bonaven-

ture, qui avait tour à tour occupé l'emploi de garçon de salle et conducteur de chars, et qui, depuis plusieurs années, vivait séparé de sa femme, et François Guay, demeurant No. 168, rue Saint-Urbain.

Depuis sa séparation d'avec sa femme, Guénette était en proie à des accès de jalousie, et bien des fois il avait déclaré qu'il mettrait fin à ses jours. Son ami le plus intime était Guay, il en faisait sa société exclusive et prenait de l'humeur lorsqu'il passait quelque temps sans le voir.

Vendredi, il le rencontra rue Saint-Martin, près de la traverse du Grand-Tronc, et après l'avoir insulté sans le moindre motif, il tira son revolver et le déchargea sur lui. Par bonheur, la balle ne fit qu'effleurer ses vêtements et alla se loger dans le toit de la cabane du garde-barrière.

Guay supposant que son ami regrettait vivement son action, lui prit le bras et l'entraîna du côté de sa maison, en le gourmandant doucement; mais arrivé à la porte, Guénette tira de nouveau sur lui et s'éloigna. Cette fois, la balle l'atteignit au bras et il courut en toute hâte chez le Dr. Roy. Ce dernier, après lui avoir appliqué un pansement, l'accompagna à la station Chaboillez, où il lui fit faire une déposition, et le sergent Hilton partit immédiatement pour procéder à l'arrestation du coupable.

Il trouva Guénette dans la chambre qu'il occupait dans sa pension, il avait la face pâle, l'œil hagard, et il déclara au sergent qu'il était trop faible pour le suivre. Malgré ses protestations, on l'habilla et on le conduisit à la station centrale, mais arrivé là, son état devint tel qu'on envoya chercher en toute hâte le Dr. Leduc. Avant son arrivée, le prisonnier déclara qu'il avait pris une dose d'acide oxalique, et qu'il n'en avait plus que pour quelques instants de vie. En effet, une heure après, il rendait le dernier soupir.

Après l'audition des témoignages de Mme Chagnon, qui tenait la maison où Guénette était en pension, du sergent Hilton, du Dr. Leduc et autres, le jury rendit le verdict suivant: "Que le défunt, se trouvant dans un état passager d'aliénation mentale, a mis fins à ses jours en avalant une dose d'acide oxalique."

—James Gordon Bennett, propriétaire du Herald de New-York, qui est venu l'an dernier à Ottawa pour assister au bal costumé donné par leurs Excellences Lord et Lady Dufferin, était accompagné de Mlle May, sa fiancée. Il paraît que mardi il devait la marier, mais qu'au dernier moment il a refusé; c'est pourquoi le frère de Mlle May a cru devoir le fouetter en pleine rue mardi dernier. Une dépêche reçue ce matin nous informe que les deux antagonistes ont dû se rencontrer sur le terrain de l'honneur vendredi dernier, sans toutefois préciser le lieu du combat. On croit qu'ils ont franchi la frontière et que la rencontre a eu lieu sur le territoire canadien. Nous saurons bientôt à quoi nous en tenir à ce sujet.

## BULLETIN DES DERNIÈRES NOUVELLES

Vienne, 6 janvier.—Le correspondant du Standard à Vienne dit que les autorités militaires de la Gallicie et de la Transylvanie ont reçu ordre de compléter le plus tôt possible l'armement et l'équipement des troupes.

—Le correspondant du Times à Berlin télégraphie que le gouvernement russe a ordonné de préparer 150 chars pour le transport des malades et des blessés.

—La rigueur de la crise financière en Russie se manifeste par le fait que la municipalité d'Odessas, une des plus riches de la Russie, n'a pu payer ses employés.

Londres, 10.—On dit que la Russie se propose de mobiliser deux corps d'armées pour surveiller la frontière de la Pologne, afin de protéger les intérêts de la Russie, dans le cas où la guerre se déclarerait.

Le nouvel homme oiseau.—Dédale, citoyen d'Athènes, fut exilé dans l'île de Crète, où il bâtit le labyrinthe qui devait lui servir de prison. Au moyen de plumes attachées avec de la cire, il se fabriqua des ailes, et put s'envoler accompagné de son fils Icare. Ce dernier s'approcha trop du soleil, la cire fondit, les ailes se détachèrent, et il tomba dans la mer Egée, qui, depuis cette catastrophe, s'appelle la mer Icarienne.

Jusqu'aujourd'hui, les hommes n'ont pas encore eu une chance plus favorable. Généralement munis d'ailes, ou plutôt de parachutes, il se sont lancés du haut d'une tour pour retomber plus ou moins malheureusement près de leur point de départ. Dans toutes leurs tentatives, ils avaient cherché à imiter l'oiseau, sans pouvoir se rendre compte de ses mouvements, dont le principe échappe à nos investigations. C'est ainsi que l'on croit que les habitants des airs se tiennent immobiles quand ils planent dans leur élément. On sait à présent qu'ils descendent avec lenteur vers la terre; du reste, on le voit quand leur ombre se projette sur le flanc des montagnes escarpées. Ce qui peut les maintenir en place ou ralentir leur chute, c'est l'action vibratoire des ailes que l'on observe à l'aide de télescopes.

Le mouvement est-il seul en cause dans le vol? L'oiseau possède-t-il un moyen de se rendre plus léger pour s'élever, comme le poisson avec la vessie natatoire? Ce sont là des questions qui n'ont pas encore été résolues. Ce qu'on a appris, cependant, c'est que les procédés méca-

niques employés par l'homme pour imiter le vol des oiseaux n'ont pas donné des résultats applicables.

A ce sujet, on se rappelle peut-être la mort de l'homme volant, arrivée à Londres il y a quelque temps. Sa première expérience, à Bruxelles, avait échoué; Groof—c'était son nom—ne put s'envoler, et la foule impatiente mit en pièces les appareils de navigation aérienne. De là, il se rendit en Angleterre où, dans un nouveau voyage, il se fit enlever par un ballon; arrivé à trois cents mètres au-dessus de la terre, il donna à son aéroplane le signal de le lâcher et déploya les ailes, adaptées à une espèce de plate-forme où il avait pris place, puis il descendit obliquement.

A la seconde représentation, les ailes ne purent se développer; le malheureux tomba sur le sol et s'y tua. Les signaux avaient-ils été mal donnés de part et d'autre? Groof et son conducteur—ne parlant pas la même langue—ne se sont-ils pas compris? Les sacs de lest ont-ils été jetés précisément sur la tête de l'homme-volant? On l'ignore.

Faut-il dès lors ajouter foi au récit d'un voyage aérien exécuté à Philadelphie il y a quelques années, et dont la relation détaillée se trouve dans le livre des Inventions, par Emile With (Paris, 1864)? Un mécanicien, nommé William Tool, s'envola, en présence d'un nombreux public, et se dirigea vers New-York; les spectateurs le perdirent de vue dans le ciel. On le découvrit, quelques jours après son expérience, dans une forêt; il était à moitié dévoré par les loups. Un chasseur, l'ayant aperçu, à l'entrée de la nuit, et l'ayant pris pour un oiseau gigantesque, l'avait abattu d'un coup de fusil. Près du cadavre, on trouva des ailes brisées, qui avaient été reliées avec des ailes de fer, et une espèce de cuirasse, ainsi qu'un casque se terminant en bec d'aigle.

Ces divers insuccès n'ont pas découragé les esprits inventifs. Il y a quelque jours, sir Ralph Scott, ingénieur de Ceylan, a présenté à M.M. de Bismark et de Moltke sa nouvelle machine à voler. Disons tout de suite que le point capital—la force motrice et les mécanismes de transmission—avaient été tenus secrets. L'invention comprend une nacelle assez profonde mise en mouvement par une roue semblable à celles d'un bateau à vapeur. Cette roue reçoit l'impulsion par un ressort, exactement comme celui des tramways, et dont la description se trouve dans un des *memento* précédents. La machine pèse 150 kilogrammes; de chaque côté se trouve un siège pour les hardis voyageurs qui voudraient s'envoler dans l'éther. L'inventeur assure l'avoir essayé maintes fois; il peut, avec son appareil, monter, rester en place, descendre, ou se diriger horizontalement, à raison de 90 kilomètres à l'heure dans l'air calme, et moitié du trajet dans la tempête.

Les deux célèbres personnages ci-dessus mentionnés ne sont pas—on le sait—très-crédulés; mais pour être agréables à l'inventeur, ils l'ont renvoyé à une commission choisie au ministère impérial de la guerre, et dont ils attendent patiemment le rapport. Imitons-les, et ayons toujours confiance dans l'avenir de la navigation aérienne, qui, à la vérité, offre un problème difficile, mais nullement impossible à résoudre, car il n'est pas contraire aux lois de la physique, ni à celles de la mécanique. Ce qui l'a fait échouer jusqu'à ce jour, c'est l'absence d'un moteur à la fois puissant et léger que certainement on découvrira tôt ou tard.

ÉMILE WITH.

DÉCOUVERTE D'UN TOMBEAU DE L'ÂGE DE BRONZE.—Depuis quelques années, près de Loebersdorf, en Autriche, on connaît un emplacement où des objets en bronze et des poteries ont été découvertes; on suppose que c'est un cimetière; il fait partie d'une sablière d'où l'on exploite le ballast pour chemins de fer. Les squelettes qu'on a trouvés jusqu'à présent étaient placés dans des tombes séparées, à trois pieds sous terre. Au fur et à mesure que l'on continue l'extraction des graviers, on fait de nouvelles découvertes. Ainsi, il y a quelques jours, on a découvert un tombeau qui a montré des particularités très-curieuses.

C'était, à cinq pieds de profondeur, une chambre en maçonnerie renfermant deux couches de cinq squelettes chacune, les têtes pressées les unes contre les autres comme des pavés. Une de ces têtes se distingue par sa grosseur extraordinaire.

Autour des squelettes étaient répandus en grand nombre des dents de loups et d'ours. Ces dents, perforées d'un petit trou, ont sans doute servi de parure. Près de ce tombeau on a trouvé des tessons de poteries et deux morceaux d'un collier en bronze. Les antiquités principales sont deux pointes de flèches en silex et un pot conservé en entier avec des ornements produits par l'impression au moyen de petits morceaux de bois.

La Société anthropologique qui dirige les fouilles saura bientôt si c'est un cimetière ou un lieu de sacrifices.

—Autre mot du même.

—A première vue on serait tenté de croire que tous les Français sont médecins.

—Pourquoi?

—Parce qu'ils ne peuvent s'aborder sans se prendre la main en se demandant les uns aux autres: "Comment vous portez-vous?"

SANS COMPARAISON.—Pour la guérison des crampes et des douleurs, rien n'est comparable au *Tue-Douleur* de STANFON.



BEAUTÉS DU DERNIER SIÈCLE



BEAUTÉS D'AUJOURD'HUI

LES IDÉES DE RODOLPHE

Si mon ami Rodolphe était un excentrique... Mon pauvre ami Rodolphe avait pour habitude... Il recevait chez lui, mais en robe de chambre... S'il était amoureux, sa peine était secrète... Il aimait les enfants de son propriétaire... Ma lecture verra que c'était un problème... Pendant une heure entière il restait immobile... Sa lampe ne donnait qu'une faible lumière... Shakespeare eût fait de lui quelque chose d'étrange... Nous étions quatre amis... J'ai revu ces gens-là... Le chat est mort, je crois, sous le lit de son maître...

pour qu'à la rigueur il fut possible de l'enjamber... "Pour le coup, c'est trop!" s'écria Raymond... Il remit sa carte à un valet de chambre... lady Rovel parut, vêtue d'un riche peignoir... Elle était fraîche, reposée, le teint éblouissant... Elle s'avança vers Raymond en attachant sur lui un regard qui n'était ni dur, ni méprisant... Cette réponse et le geste qui l'accompagnait firent reculer d'un pas lady Rovel... Elle observa de nouveau Raymond, le toisa de la tête aux pieds... Cependant plus elle le regardait, moins elle réussissait, en dépit de ses efforts, à se convaincre que Raymond fut un insecte... Satisfaite de cette interprétation, qui sauvait tout... Explicitez-vous, monsieur, reprit-elle... Excusez-moi, madame, lui répondit-il...

Là-dessus, l'ayant salué avec une politesse ironique... "What a bear!"... "Je sais l'anglais, madame, lui dit gracieusement Raymond en s'inclinant..." Elle se mit à rire à gorge déployée, et s'écria: "Fort bien, monsieur... Dans l'après-midi, il avait fait une promenade avec sa sœur... Il se disposait à continuer son chemin... Mlle Ferray tressaillit, pâlit, s'arrêta... Elle se disposait à continuer son chemin... Elle le retint par son habit, l'assurant qu'il était arrivé quelque grand malheur... Ayant traversé le vestibule sans rencontrer personne... elle pénétra dans une antichambre... elle se suspendit à son bras et l'entraîna le long de l'avenue d'acacias...

de son cachot et s'élança au milieu de la chambre... Son mouvement avait été brusque... "Quel drôle d'air vous avez!" lui dit-elle en partant d'un nouvel éclat de rire... "Sais-tu quoi, Pamela?" lui dit-elle... Pamela, qui goûtait peu cette substitution... "Seigneur Jésus! que va dire madame?" s'écriait-elle... "Accompagnez-moi à l'Ermitage, ma chère enfant, lui dit-elle... "Tête! c'est me va, s'écria Meg en lui jetant familièrement le bras autour de la taille... Mlle Ferray la menaga du doigt... "Rassurez-vous, lui dit-elle, ses yeux sont plus grands que sa bouche... Elle aussitôt que Meg eut mis son chapeau... Mlle Ferray avait ceci de rare chez les personnes disgraciées par la nature... Elle en était là de sa démonstration quand elle avisa au bout du verger comme une grosse boule noire qui passait d'un bond par-dessus la haie...

HISTOIRE DE GRAND MONDE

PREMIERE PARTIE

Un matin que Raymond arpentait son verger avec sa sœur... lady Rovel avait imaginé de dresser sa table au bord du ruisseau... Mlle Ferray venait trop son frère pour le contredire ouvertement... Elle abonda dans son sens, épousa tous ses griefs... Elle en était là de sa démonstration quand elle avisa au bout du verger comme une grosse boule noire qui passait d'un bond par-dessus la haie... Son frère, qui avait la vue très-longue et très-nette, lui certifia que cette boule se composait d'un poney et d'une amazone... Elle se ramassa bien vite, se remit en selle, sangla au poney un grand coup de cravache... L'herbe montait jusqu'aux branches basses des pommiers... Raymond poussa un cri d'indignation et se précipita au-devant de l'ennemi... elle n'était pas à la merci d'une chute...

elle me parait exagéré pour le cor de chasse... Je conviens toutefois que j'aurais tort de vous reprocher votre petite sérénade de la nuit dernière... Je suis un original, j'ai l'humeur solitaire... Lady Rovel avait épuisé pendant ce discours un accès d'étonnement et d'indignation... "Monsieur, dit-elle, soyez assez bon pour calculer au plus juste ce que peuvent valoir votre foie et vos pêches... "Je ne vous enverrai point de note, madame, répliqua-t-il... "Eh! monsieur, reprit-elle en élevant la voix, sachez qu'un homme qui a un peu d'esprit ou un peu de caractère... "Mlle Ferray demanda à la négresse si elle savait où était la clé de l'armoire... Pamela répondit que oui; mais elle lui représenta en se signant combien il était dangereux de se jouer à lady Rovel, d'ouvrir une porte que lady Rovel avait fermée... Raymond coupa court à ses remontrances en lui intimant l'ordre d'aller chercher la clé...

elle se suspendit à son bras et l'entraîna le long de l'avenue d'acacias... Elle le retint par son habit, l'assurant qu'il était arrivé quelque grand malheur... Elle se disposait à continuer son chemin... Elle le retint par son habit, l'assurant qu'il était arrivé quelque grand malheur... Elle se disposait à continuer son chemin... Elle le retint par son habit, l'assurant qu'il était arrivé quelque grand malheur... Elle se disposait à continuer son chemin... Elle le retint par son habit, l'assurant qu'il était arrivé quelque grand malheur...

elle se suspendit à son bras et l'entraîna le long de l'avenue d'acacias... Elle le retint par son habit, l'assurant qu'il était arrivé quelque grand malheur... Elle se disposait à continuer son chemin... Elle le retint par son habit, l'assurant qu'il était arrivé quelque grand malheur... Elle se disposait à continuer son chemin... Elle le retint par son habit, l'assurant qu'il était arrivé quelque grand malheur... Elle se disposait à continuer son chemin... Elle le retint par son habit, l'assurant qu'il était arrivé quelque grand malheur...

son âme serait un jour aussi belle que son visage.

De son côté, Meg se sentait portée à prendre en amitié Mlle Ferray. Rien n'est plus clairvoyant que leur égoïsme. Ils ont bientôt fait de tater le pouls aux personnes qui les entourent, de savoir ce qu'ils en peuvent attendre. Leur jeune et ardente volonté ne voit en nous, tant que nous sommes, que des obstacles ou des jouets. Meg n'avait pas fait cinquante pas à côté de Mlle Ferray, qu'elle dit :

" Cette chère demoiselle est une vraie bête du bon Dieu, à qui je ferai faire tout ce que je voudrai ; c'est une de ces bontés qui permettent qu'on abuse d'elles."

Or le seul plaisir des enfants est d'abuser. Tout à coup elle s'écria :

" Voilà l'ennemi ! "

Elle venait d'apercevoir, s'avançant à sa rencontre, lady Rovell, montée sur une haquenée blanche, et qu'escortait à son ordinaire un brillant état-major international. Lady Rovell avait la vue perçante ; du plus loin, elle reconnut Meg, et fut frappée d'étonnement. Il lui ressouvint aussitôt qu'elle possédait une armoire et une fille, et qu'en partant pour la promenade elle avait enfermé sa fille dans son armoire. Comment s'y était-elle prise pour en sortir ? Cette question l'intéressait. Meg se dissimulait de son mieux derrière sa nouvelle amie, laquelle continuait d'avancer avec l'intrépidité des myopes, qui ne s'avisent du danger que lorsqu'ils ont mis le nez dessus. L'instant d'après, elle faillit donner de la tête contre le passage d'une cavale blanche qui lui barrait le passage. Une voix lui cria :

" Si je ne suis pas trop indiscrette, mademoiselle, où donc emmenez-vous ma fille ? "

L'air de cette voix fit tressaillir Mlle Ferray ; mais la charité ne se déconcerte pas facilement. Elle braqua ses petits yeux clignotants sur lady Rovell, et lui expliqua que les cris de Meg avaient touché ses entrailles, la priant d'excuser son audacieuse intervention :

" Je ne vous pensais cette belle enfant, madame, ajouta-t-elle de sa voix la plus caressante, qu'après que vous m'auriez prouvé de nous pardonner à toutes les deux."

Lady Rovell l'avait d'abord écoutée d'un air sévère ; mais une idée lui vint—elle en avait beaucoup, comme le disait Meg. Elle découvrit soudain que Mlle Ferray était la solution providentielle d'un petit problème qui la tracassait depuis une heure, et ce fut avec un sourire de bienveillance qu'elle lui dit :

" Vous avez l'âme tendre, mademoiselle ? "

" C'est un reproche qu'on m'a souvent fait, madame."

— Et vous aimez les enfants ?

— Passionnément.

— Autant que vos roses ?

— Bien davantage, s'il est possible.

— J'en suis charmée," s'écria lady Rovell ; puis rendant la bride à sa monture, elle fut se planter en face de Raymond, qui demeurait immobile à cent pas en arrière. Depuis le matin, il roulait dans sa tête la traduction d'un passage épique du *De virgine nativa*. Il venait d'en trouver deux vers, et, de peur de les laisser échapper, il s'était arrêté pour les écrire sur son calepin.

" Ai-je rêvé, monsieur, lui dit lady Rovell, que vous êtes venu ce matin chez moi, ému d'une noble fureur, me déclarer que ma fille, miss Rovell, était un monstre ? "

" Si ce ne sont les termes, c'était bien le sens, répondit-il froidement. Le nez collé sur ses tablettes."

— Je croyais aussi que vous m'aviez priée de lui infliger un châtimement digne de tous ses forfaits."

— C'est vrai, madame.

— Qui a mis l'oiseau en liberté ?

— C'est moi, madame ; mais ce n'est pas que je lui veuille le moindre bien. Mademoiselle votre fille a une façon insupportable de crier, et je vous conjure à l'avenir de ne plus l'oublier au fond d'un buffet."

— Qui ou non, monsieur, reprit-elle, m'avez-vous déclaré ce matin du ton le plus décisif que charbonnier est maître chez lui ?

— Je crois m'en souvenir, madame.

— Ma fille et mes armoires sont-elles à moi ?

— Assurément, madame.

— Monsieur, le premier devoir d'un homme qui se respecte n'est-il pas d'avoir un peu de suite dans les idées ?

— J'y ai renoncé depuis longtemps, madame. Dans un monde de fous, malheur à qui se pique d'être toujours raisonnable."

Et il se remit à écrire.

" This man," s'écria lady Rovell, is the most insupportable of all the cold-blooded animals ! "

— Ce qui signifie, madame, que je suis le plus insupportable de tous les animaux à sang-froid. Vous oubliez toujours que je sais les langues étrangères."

— Meg ! cria du haut de sa tête lady Rovell, je vous permets d'accompagner M. Ferray chez lui. Tâchez de profiter de sa conversation, qui est aussi instructive qu'agréable."

À ces mots, elle partit au galop ; son état-major la suivit et disparut bientôt dans un tourbillon de poussière. Meg, qui pendant cet entretien s'était tenue blottie dans les jupes de Mlle Ferray, la prit par la main et se mit à courir avec elle du côté de l'Ermitage, en lui disant :

" Ma bonne demoiselle, vous me donnerez hospitalité pendant deux heures ; c'est juste le temps qu'il faut à maman pour oublier ses colères."

Les enfants proposent, et Dieu dispose. Meg, une heure plus tard, s'occupait à aider Mlle

Ferray dans l'arrosage de ses plates-bandes, et prenait goût à cette occupation, qui lui était nouvelle, quand un haquet chargé de deux ou trois malles fit son entrée dans la cour. Il était précédé de la négresse. Elle tenait à la main une lettre qu'elle remit à Mlle Ferray. Cette lettre, écrite à la diable, et dont les pattes de mouche montaient de la cave au grenier, était ainsi conçue :

" Mademoiselle, on m'a proposé tantôt de partir dès ce soir pour l'Engadine, le temps étant propice, et d'aller faire l'ascension du Bernina et de quelques autres cimes où l'on assure qu'aucune femme n'est jamais montée et ne montera jamais, surtout dans cette saison. Meg est un grand empêchement à ce beau projet. Les enfants sont comme les bagages dans les armées ; le jour de la bataille, il est bon qu'un soldat n'ait que son harnais sur le dos. Vous n'avouerez que je ne puis mener Meg au sommet du Bernina. Si je tombe dans un précipice, j'y veux tomber seule. Il m'a paru que vous aviez quelque amitié pour elle, et je ne fais aucun doute que vous ne consentiez à la garder chez vous jusqu'à mon retour. Je suis vraiment heureuse de la confier à vos bons soins. Il m'a paru aussi que monsieur votre frère s'intéressait beaucoup à l'éducation des enfants. Il s'est plaint que j'élevais mal ma fille. Je lui serai fort reconnaissante de vouloir bien retoucher mon ouvrage, et je suis sûre que Meg profitera beaucoup dans la société d'un homme si distingué—quoique, à mon avis, il manque un peu de suite dans les idées, mais on n'est pas tenu d'être parfait. Il est bien entendu que vous avez le droit de me faire vos conditions ; j'y souscris d'avance, et nous réglerons tout à mon retour comme il vous plaira. Mon absence durera probablement quinze jours ou plus longtemps, car je ne veux tromper personne, et je dois vous confesser qu'il y a quelques années, étant partie de Paris à huit heures précises du matin pour aller passer l'après-midi à Fontainebleau, j'ai poussé jusqu'à Madrid, d'où je ne suis revenue qu'au bout d'un an. Comme il faut tout prévoir, les précipices et les avalanches, s'il m'arrivait malheur sur le Bernina, veuillez écrire à l'honorable sir John Rovell, gouverneur-général de la Barbade et autres petites Antilles. Il vous indiquerait ce que vous devez faire de Meg. Votre très-reconnaissante lady Anrona Rovell."

Il y avait beaucoup de parenthèses dans les lettres de lady Rovell, il y en avait beaucoup aussi dans son esprit et dans sa conduite, et, à vrai dire, ce qui lui plaisait le plus en ce monde, c'étaient les parenthèses. On les ouvre, on les ferme, et on reprend sa phase ou son projet, comme si rien ne s'était passé. Aussi faisait-elle bien de compter avec les futurs contingents, non qu'on pût craindre qu'il lui arrivât malheur dans ses ascensions. Elle avait le pied sûr, une tête à l'abri de tous les vertiges ; mais il pouvait se faire qu'elle rencontrât au sommet du Bernina l'homme idéal, et qu'en redescendant elle partit avec lui pour Saint-Petersbourg ou Constantinople.

En lisant sa prose, Mlle Ferray devint rouge de plaisir ; jamais elle n'avait cru plus dévotement à sa chère Providence, qu'elle aimait à voir partout, avec qui elle causait sans cesse. Depuis une heure qu'elle connaissait Meg, elle avait dit cent fois *in petto* :

" O Providence, si vous ne vous en mêlez, que deviendra cette blonde aux yeux noirs ? O Providence, que je vous saurais gré de me la donner ! J'aurais le plaisir de la regarder, le plaisir plus grand encore de l'élever ; ce serait pour moi une douce occupation, et pour elle le salut et le bonheur."

— A tes souhaits ! je te la donne," venait de lui dire la Providence, qui cette fois avait répondu courrier par courrier.

Mlle Ferray embrassa Meg sur les deux joues. Elle lui tendit la lettre, la pria de lire à son tour. Meg lut deux fois ; elle pâlit, fut prise d'un tremblement nerveux, et, ramassant son chapeau de paille, dont elle avait coiffé un échas, elle se mit à courir à toutes jambes pour aller retrouver sa mère, qu'elle aimait, qu'elle admirait beaucoup plus encore qu'elle ne la craignait. Pamela eut grand peine à la rattraper. Elle lui expliqua que c'en était fait, que trois quarts d'heure avaient suffi à lady Rovell pour faire ses paquets, payer les gages de ses gens, les mettre à la porte, fermer la maison, et s'en aller prendre le train. Meg s'arracha les cheveux ; elle était inconsolable. Tout à coup il lui vint une idée de traverser.

" Si je reste avec vous, dit-elle à Mlle Ferray, me permettez-vous de porter des robes longues ? "

Mlle Ferray lui en donna sa parole la plus sacrée, l'assurant qu'une de ces robes serait à quene. Meg demeura un instant pensive, le nez en l'air, contemplant les nuages ; elle y aperçut sans doute une grande jupe à traîne qu'elle avait cent fois envie à sa mère. Le ciel, qu'elle interrogeait, lui déclara qu'effectivement la plus grande félicité de ce monde est de porter des robes longues. Elle s'écria :

" En ce cas, c'est une autre affaire ! "

Et aussitôt elle essuya ses pleurs, reprit sa gaieté et son arrosage, et, le tenant à la main, fit deux fois à cloche-pied le tour d'une plate-bande.

Ce n'était pas tout pour Mlle Ferray d'avoir convaincu Meg, il s'agissait d'aller trouver son maître et seigneur et de lui conter l'incident. Certaine d'essayer une bourrasque, elle cargua toutes ses voiles, et ce fut l'air penaud, le visage long d'une aune, qu'elle pénétra dans le cabinet de travail de Raymond, l'avertissant par manière de préambule qu'elle venait lui annoncer la plus fâcheuse, la plus déplorable, la plus sinistre des nouvelles. Il tenait à lui de croire

que son banquier était en fuite, ou que l'Ermitage allait être englouti par un tremblement de terre. Après lui avoir laissé le temps de passer en revue tous les désastres possibles, elle lui présenta la lettre de lady Rovell. Malgré cette habile préparation, Raymond fit un formidable haut-le-cœur :

" Ah ! par exemple, s'écria-t-il, l'invention est admirable, et voilà une facétie assez bouffonne ! Prend-on ma maison pour un hospice d'enfants trouvés ? Qu'on renvoie sur-le-champ cette demoiselle à sa mère ! "

Mlle Ferray lui répondit que telle avait été sa première pensée, mais que lady Rovell était partie, qu'on ne savait quel chemin elle avait pris.

" Il y a une chose encore plus certaine, reprit-il en frappant du poing sur la table, c'est que cette péronnelle ne restera pas ici une heure de plus. Qu'on les remmène brouter dans leur prairie, elle et sa négresse ! "

Mlle Ferray alléguait que telle avait été sa seconde pensée, mais que lady Rovell avait eu soin de fermer sa maison et d'en emporter les clés.

" Que le diable l'emporte elle-même ! Ma chère, mets bien vite ton chapeau, et, puisque Meg il y a, conduis Meg dans le premier pensionnat venu."

— Voilà qui est bien trouvé ! " s'écria Mlle Ferray.

Elle s'achemina vers la porte ; puis, revenant sur ses pas :

" Mon bon frère, dit-elle, il faut tout prévoir. Si c'est nous qui mettons cette maudite fillette dans un pensionnat, nous en demeurons responsables, et si, comme je n'en doute pas, elle s'évadait un beau matin, ce serait à nous de courir après elle. Ne pensez-tu pas que mieux vaut encore la garder ici ? Dans quinze jours, sa mère viendra la reprendre."

— Dans quinze jours, ou dans quinze mois, ou dans quinze ans, répliqua-t-il avec colère. Sur quoi peut-on compter avec un hurle-burlu de cette espèce ? Et qui sait si cette triple folle n'a pas jugé à propos de nous faire cadeau de sa fille pour la vie ? Qu'on aille sans plus tarder me chercher une voiture, je saurai bien retrouver cette tendre mère, fût-ce au sommet du Bernina, et lui restituer son bien."

— Reste à savoir si c'est au Bernina qu'elle compte aller, répondit doucement Mlle Ferray ; sûrement elle a voulu nous dérouter. Tu l'as bien jugé, Ruymond, c'est une triple folle, et il est possible qu'avant quelques heures elle se soit embarquée pour la Chine. Je craindrais vivement que tu ne te découragesse inutilement, que tu ne perdisse tes peines et tes pas."

— Fort bien, je renonce à me mettre à sa poursuite ; mais sa fille passera la nuit à la belle étoile. Aurais-tu par hasard, Agathe, la prétention de me faire adopter cette adorable enfant ?

— Quelle énormité ! répondit-elle. Comment peux-tu croire... Mais, j'y pense, elle a un père, cette pauvre petite, et c'est à lui de disposer d'elle. Ecrivons-lui. Le mal est qu'il demeure un peu loin ; mais enfin dans quelques semaines nous aurons sa réponse, et quelques semaines sont bientôt passées."

Après s'être récrié contre cette proposition, après avoir tempêté de plus belle, ne trouvant rien de mieux et sur les assurances formelles qui lui furent données par sa sœur que durant son court séjour à l'Ermitage Meg serait exclusivement sous sa garde, qu'elle la cacherait sous sa jupe, qu'il n'en entendrait jamais parler, il finit par se rendre en maugréant à ses raisons. Pour ne pas perdre de temps, prenant une plume, il écrivit séance tenante au gouverneur des Petites-Antilles qu'il avait eu l'honneur de trouver sa fille dans une armoire, et qu'il le priait de vouloir bien lui expliquer au plus tôt s'il devait l'y remettre ou l'expédier par une occasion à la Barbade. Pendant qu'il écrivait, Mlle Ferray s'écriait d'un air dolent :

" Quel ennui ! quel embarras ! Qui aurait pu prévoir cette suite ! que je me repens d'avoir amené cette enfant ici ! "

La lettre écrite, elle l'emporta pour la jeter dans la boîte. Dès qu'elle eut refermé la porte, son visage s'épanouit. Quelque chose lui disait que les gouverneurs des Antilles anglaises ont trop d'affaires sur les bras pour se presser de répondre aux lettres où il n'est question que de leur fille. Elle envoya par le trou de la serrure un long baiser de reconnaissance à son frère. Mlle Ferray possédait au suprême degré le don des espérances vagues, qui consistent à espérer quelque chose, sans savoir quoi. Il lui semblait que cette enfant qui venait de leur tomber du ciel jouerait un rôle heureux dans leur vie, que peut-être elle serait cause que son frère renoncera à haïr les femmes, qu'elle le reconcilierait avec le bonheur, avec la vie, avec la gloire et avec l'Arabie. Comment cela se ferait-il ? Elle n'en savait rien et ne s'en inquiétait guère. C'est à la Providence de trouver le comment ; elle a été mise au monde pour cela.

VICTOR CHERBULIEZ

(A continuer.)

champs, ni dans les bois, encore nus au sortir de l'hiver. Par-ci, par-là, quelques pâquerettes hasardaient leurs boutons au soleil : encore quelques jours et ils s'ouvriraient ! " Si je vous emportais dans notre jardin, leur dit Marguerite, vous grandiriez encore. n'est-ce pas, mes fleurettes ? Vous vous feriez jolies pour la fête et je vous aimerai de tout mon cœur."

Et les pâquerettes furent mises au jardin. La nuit venue, elles relevèrent leurs têtes et, entr'ouvrant leurs corolles, se reconnuent entre elles.

" Voyez, dit l'une, comme nous serons bien ici, soignées par une gentille petite fille qui nous a portées avec tant d'égards que moi je ne suis pas même froissée. Si nous préparions une surprise à notre hôte, si nous grandissons plus hautes que les coquelicots dans les blés ? le voulez-vous ? "

— Oui, oui, s'écrièrent-elles ; notre reine nous aidera !

— Taisons-nous, mes sœurs, je vous en prie, les grillons sont moins bruyants que nous et nous n'aurons pas dormi au lever de l'aurore ! "

Les pâquerettes s'enveloppèrent de leur petit manteau découpé ; mais, lorsqu'un matin Marguerite vint les visiter, elles se causaient encore de leur projet. Les fleurs sont si bavardes et savent tant de choses ! Mais elles tiennent leurs promesses ! En quelques heures elles atteignent la hauteur des boutons d'or. Leurs racines fouillaient le sol, la tige grossissait, les feuilles s'élargissaient et les folioles blanches croissaient dans leur calice.

Mais aussi que Marguerite leur prodiguait de soins et qu'elle s'inquiétait de voir ces gros boutons tarder à s'ouvrir ! Le matin du jour de fête, elle fut de bonne heure au jardin. Ciel ! ce n'étaient plus des pâquerettes qu'elle avait sous les yeux, mais de grandes fleurs, avec des rayons blancs en auréole, et si nombreuses, qu'elle en compta plus de cinquante. Marguerite n'osait presque pas les cueillir, et quand elle s'y décida, à chacune elle dit :

" Merci ! "

Ces fleurs méritaient de former une couronne. Marguerite la tressa, en les entremêlant de feuillage. Puis, entrant chez son père, elle se jeta à son cou, l'embrassa et lui raconta ses alternatives de chagrin, d'espoir, de joie.

En écoutant ce récit, des larmes lui vinrent aux yeux, des larmes de bonheur qui tombèrent sur la couronne. O prodige ! les fleurs aussitôt pesèrent lourd à la main : elles s'étaient changées en or en argent, et pourtant elles semblaient aussi fraîches qu'au jardin.

Le souverain du pays entendit parler de cette merveille, destinée au front d'une reine. Il vint l'admirer et fit de si belles offres que le père consentit à la lui donner. Pour conserver le souvenir des pâquerettes transformées, on les appela désormais *marguerites*, du nom de leur marraine ; et quoiqu'elles ne deviennent plus métal précieux, toutes sont sorties du jardin de la bonne petite fille et sont encore la plus belle parure de nos prés au printemps.

CH. SCHIFFER.

— Le papier Rigolot, pour sinapismes, est le seul adopté par les hôpitaux civils de Paris, par leurs Excellences, les ministres de la guerre et de la marine française, pour le service des ambulances et de la flotte.

Le seul adopté par l'Amirauté pour le service des hôpitaux maritimes et militaires de Sa Majesté la Reine d'Angleterre, Impératrice des Indes.

Le seul dont l'entrée de l'empire soit autorisée par le Conseil Impérial de santé du Czar de toutes les Russies.

Se trouve dans les principales pharmacies du Canada.

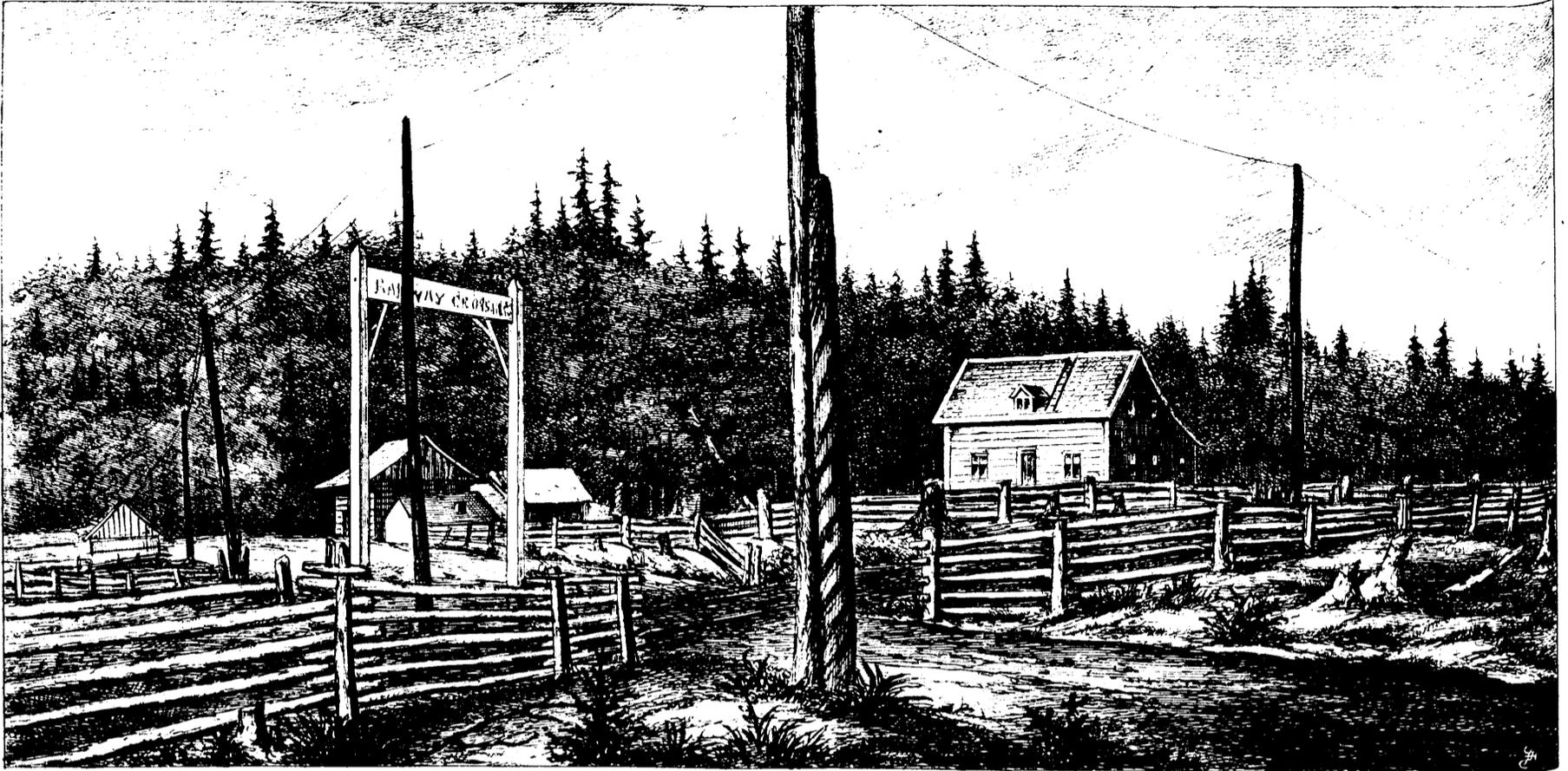
Vente en gros : A. DELAV, 223, rue McGill, Montréal.

— Quels agréments ne procurent pas des enfants beaux et forts, pleins de vie et de santé ? Pourtant, il est peu de familles qui jouissent de cette satisfaction ; la mauvaise diète que l'on fait généralement suivre aux enfants engendre les vers et ruine la meilleure constitution primitive.

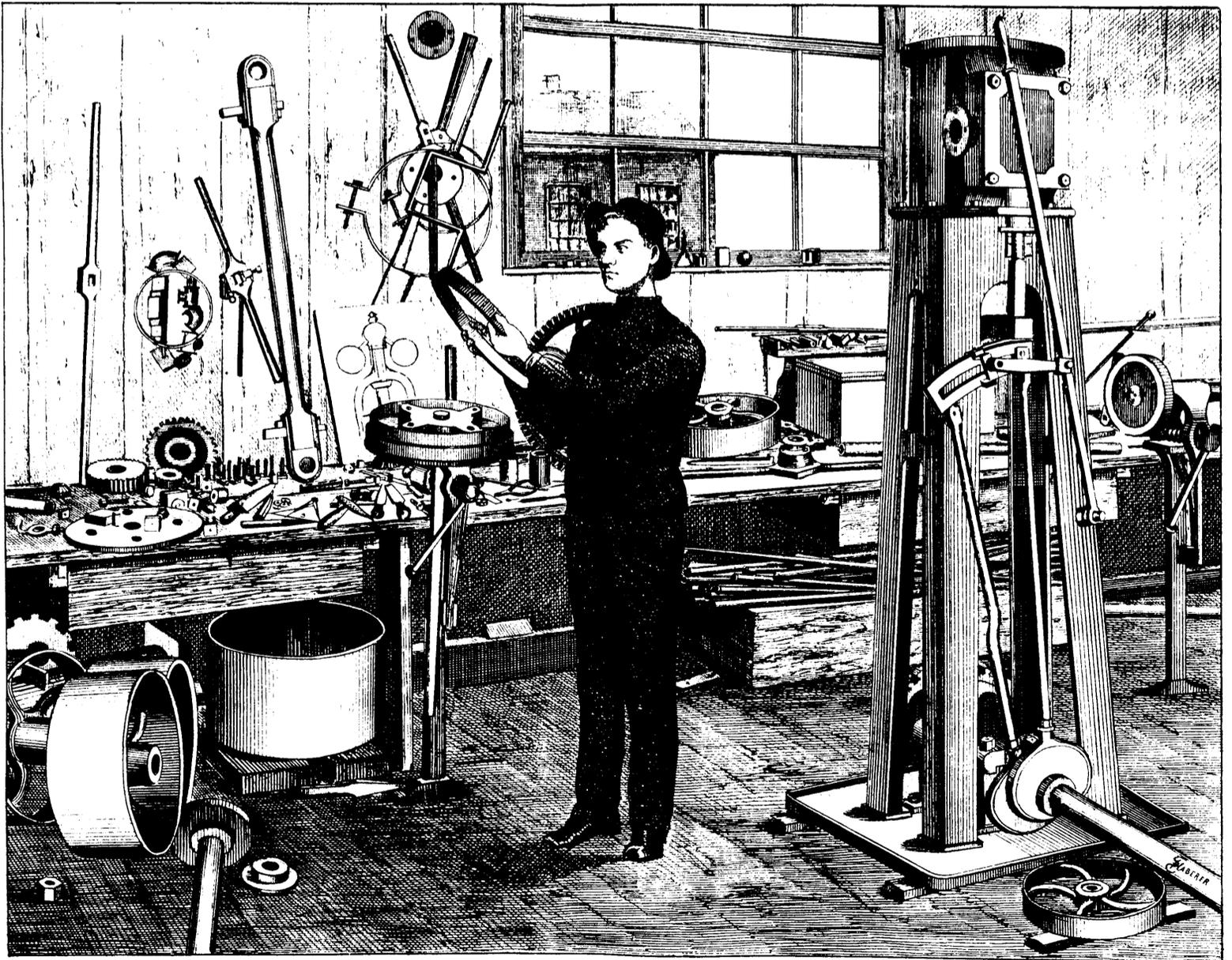
Heureusement que nous avons les PASTILLES A VERS VÉGÉTALES DE DEVINS pour la destruction infaillible de toutes espèces de vers, et nous recommandons aux parents de ne perdre aucun temps et de les essayer de suite avant que le mal n'ait fait un progrès dont il serait impossible d'arrêter les suites fâcheuses.

LES PAQUERETTES

Marguerite était une bonne petite fille qui vivait heureusement sans jouets, sans gâteaux, sans robes des dimanches et surtout sans désirs. Un jour, pourtant, une peine lui vint. La fête de son père approchait et elle n'avait que ses baisers à lui offrir en témoignage de son affection. Elle ne trouvait rien ; rien ni dans les



SUR LE GHEMIN DE FER INTERCOLONIAL:—SAYABEC HOUSE, PRÈS DU RUISSEAU DE GOSSELIN, MÉTAPÉDIAC, P. Q.



UN JEUNE OUVRIER CANADIEN

## DEUX AMIS

Jamais on n'a vu une paire d'amis comme celle que formaient le petit Pierre et le gros Troll. Pierre avait dix ans, une mine éveillée, la figure ronde, les cheveux frisés et les joues vermeilles ; Troll avait une bonne grosse tête, aux oreilles coupées, le museau court, le poil ni long ni ras, la robe agréablement mélangée de blanc et de noir. Comme le noir couvrait son dos, sa croupe, ses jambes et une partie de sa tête, et que le blanc, un blanc éblouissant (Troll était un chien très-propre), s'étendait seulement sur ses pattes, sur sa poitrine et autour de son cou, Troll ressemblait, à ce que disait son ami Pierre, à un beau monsieur qui a mis son habit de cérémonie et son pantalon noir, avec une chemise, une cravate et des manchettes blanches.

Troll avait dix ans, comme Pierre ; mais l'âge pour un chien n'est pas la même chose que pour une personne, et ces dix ans, qui n'avaient fait de Pierre qu'un écolier joueur, avaient donné à Troll les allures d'un personnage sérieux, revenu des folies de la jeunesse. Il daignait pourtant encore partager les divertissements de son petit ami ; mais c'était, croyez-le bien, uniquement pour lui faire plaisir : un chien respectable ne s'amuse pas pour son propre compte à jouer à cache-cache dans le jardin, ou à servir de cheval de selle ou de trait à un petit garçon. Mais on peut bien mettre sa dignité de côté pour être agréable à un vieux camarade : et Troll n'avait pas de plus vieux camarade que Pierre.

Si Troll se souvenait de la première année de sa vie, quand il n'était encore qu'un toutou folâtre qui mordillait tout ce qu'il trouvait à sa portée, il devait se souvenir aussi d'un petit enfant tout blond et tout peloté que l'on couchait sur le gazon, dans ce temps-là, pour qu'il étendit au soleil ses petits bras et ses petites jambes. Troll venait passer sa langue rose sur le visage de l'enfant, et l'enfant n'avait pas peur ; il riait et tendait ses petites mains à Troll. Un peu plus tard, Pierre avait commencé à marcher ; il avançait pas à pas, petit château branlant, bien fier quand il avait réussi à mettre un pied devant l'autre. Troll, pour le narguer, s'élançait, rapi-le comme un lièvre, allait, venait, faisait cent tours et renversait quelquefois Pierre en passant. Puis un jour venait où Pierre marchait tout-à-fait ; Pierre commençait à courir, Pierre appelait de sa douce voix claire : *Toll ! Toll !* Quelles bonnes parties de jeu maintenant, sur l'herbe ou dans les chemins ! et plus tard, quand Pierre se risquait à pénétrer dans le bois ou à perdre de vue la maison paternelle, qui eût osé l'attaquer, accompagné qu'il était d'un si bon défenseur ? Car Troll avait grandi plus vite que Pierre : Troll avait des crocs solides au service de son ami. Non, Pierre n'avait rien à craindre, tant que Troll était de ce monde.

Il y eut dans la vie de Troll un triste jour : ce fut le jour où la mère de Pierre mit dans un panier une bouteille d'abondance, un morceau de pain frais, du saucisson et des fruits, et, donnant ce panier à son petit garçon, le conduisit pour la première fois à l'école. Troll suivit son jeune maître, n'allait-il pas partout avec lui ? Quelle fut sa douleur quand il se vit refuser la porte de l'école ! Il voulait pénétrer de force dans cette maison inhospitalière ; on le repoussa dehors et on lui ferma la porte au nez. Pauvre Troll ! il se mit à gémir, non du procédé, mais de la séparation. et, triste mais patient, il se coucha sur le seuil et attendit la sortie. Quand il revit son ami, il poussa de telles clameurs, que les passants durent le croire fou ; et, de fait, il était un peu fou de joie.

Troll était fort intelligent ; il comprit bien vite que les chiens n'entraient pas dans l'école, mais que les petits garçons qui y entraient n'étaient pas perdus et qu'ils en sortaient tous les jours à une certaine heure. Aussi, après avoir commencé par monter la garde devant l'école pendant toute la classe, il se dit que cette

classe durait toujours fort longtemps, et qu'il pouvait fort bien, sans manquer à ses devoirs et sans perdre une minute de la société de Pierre, aller vaquer à ses petites affaires et revenir pour la sortie des écoliers. Jamais il ne manqua de s'y trouver, si loin qu'il se fût laissé entraîner dans ses promenades. "C'est Troll qui a une bonne montre ! disait Pierre ; il sait toujours l'heure pour venir me chercher."

Il se passe quelquefois bien des choses dans la moitié d'un jour, et de bien tristes choses encore. Un matin, les écoliers étaient à peine assis sur leurs bancs, et Troll était à peine parti pour ses excursions lointaines (il avait prémédité ce jour-là une chasse au lapin dans la forêt), lorsqu'il se produisit dans le village une grande agitation : les gens allaient, venaient, criaient, gesticulaient. "Ah ! Seigneur ! ah ! grand Dieu ! vous les avez vus ! Est-il possible ! Quel malheur ! Que faire ! Sauvons-nous bien vite !"

Le maître d'école alla voir ce qui se passait et rentra tout pâle. "Retournez chez vous, mes enfants, dit-il ; les ennemis sont près d'ici, on va sans doute se battre dans le village." Les enfants s'en allèrent, effrayés, mais curieux ; beaucoup n'auraient pas été fâchés de voir comment c'était, la guerre. Mais leurs parents ne tenaient pas à le leur faire voir, et chacun se prépara à fuir, en emportant ce qu'il pouvait. Partout on attelait et on chargeait les charrettes, on faisait sortir le bétail des étables, on attrapait les volailles pour les mettre en cage afin de pouvoir les emmener.

"Allons, Pierre, monte auprès de moi !" dit la fermière, assise dans la charrette. "Troll ! où est Troll ?" s'écria Pierre qui ne voulait pas abandonner son ami. Mais Troll était bien loin dans quelque garenne. "Il saura nous retrouver : viens vite !" dit à l'enfant son père, qui, le fouet à la main, conduisait le cheval et rassemblait les bestiaux qu'il voulait sauver des mardaudeurs. Et il fallut partir.

Troll fut de retour, comme les autres jours, à l'heure où les enfants sortaient de l'école. Pauvre chien ! il crut s'être trompé. Est-ce que c'était l'école, cette maison à moitié démolie ? Est-ce que c'était le village, cet amas de ruines ? Et cette mesure, avec son escalier brisé, est-ce que c'était la ferme, sa patrie, d'où il était sorti le matin si joyeux avec Pierre ? Troll flairait ça et là ; il ne reconnaissait la cage où chantait le chardonnet de la fermière et le gros livre qu'elle lisait le dimanche.

La cage était brisée, le chardonnet avait pu s'envoler ; mais les maîtres, qu'étaient-ils devenus ? Et que s'était-il donc passé ?

Pauvre Troll ! ce qui s'était passé, il était bien impossible à un chien de le deviner : les chiens ne se font pas la guerre. Il était venu là des soldats qui s'étaient emparés du village, et d'autres qui avaient voulu les en chasser. Peu importe à qui était restée la victoire : les uns et les autres étaient partis, laissant après eux la dévastation et la ruine ; et le pauvre Troll aboyait en vain, Pierre ne pouvait l'entendre. A ce moment-là, l'enfant, réfugié à la ville chez des amis, ne quittait pas la fenêtre, d'où il pouvait voir la route de son village ; et il disait à son père à chaque instant : "Es-tu bien sûr, papa, que Troll saura nous retrouver ?"

"Ils ne sont pas ici : il faut que je les cherche ailleurs," se dit Troll, dans sa logique de chien, quand il eut fouillé tous les recoins de la ferme. Et il quitta pour trouver la piste de ses maîtres. Il l'a trouvée ! il ne sera pas long à les rejoindre. Hélas ! la piste s'arrête à la rivière, que les fugitifs ont passée à gué : le courant l'a emportée et Troll ne sait plus où aller. Il cherche, il appelle, il se plaint ; le soir vient, puis la nuit. "Peut-être qu'ils seront rentrés," se dit-il ; et il retourne à la ferme vide et muette. "Ils reviendront peut-être demain," pense-t-il ; et il se couche sur une marche et attend.

Il y avait trois jours que les émigrants s'étaient réfugiés à la ville. "Troll ne vient pas ! répétait Pierre ; il n'aura pas su nous retrouver, ou bien des méchants

soldats l'auront tué. Oh ! je mourrai de chagrin si les soldats ont tué Troll !" On ne savait comment le consoler.

La troisième nuit, il se réveilla : "O mon pauvre Troll ! où es-tu ?" pensa-t-il ; et il se mit à pleurer. Au milieu de son chagrin, une idée lui vint : "S'il était retourné là-bas ! Il faut que j'aille le chercher."

Pierre était résolu : il se leva sans bruit, prit ses souliers dans ses mains pour qu'on ne l'entendît pas marcher, et descendit tout doucement. En passant dans la cuisine, il songea que Troll aurait peut-être faim et il prit un gros morceau de pain pour lui. Il ouvrit la fenêtre, qui par bonheur ne grinçait pas, et sauta dehors.

Il allait s'éloigner, lorsqu'il pensa à sa mère, qui serait bien inquiète de ne pas le trouver quand elle se lèverait. Il ne voulait pas lui donner d'inquiétude, mais il ne voulait pas non plus abandonner Troll : comment tout arranger ? Pierre n'était pas un sot et il avait appris à écrire. Il fouilla dans sa poche, où il savait devoir trouver un morceau de craie avec lequel il avait la veille crayonné des bonshommes sur son ardoise ; et il écrivit sur la porte de la maison : "Ma chère maman, je m'en vais chercher Troll. Ton Pierre."

Ce n'était pas très-bien écrit, parce que la nuit n'était guère claire ; mais c'était à peu-près lisible, et cela suffisait. Pierre se sentant la conscience en paix, mit ses souliers à ses pieds et partit. Il n'était pas très-rassuré : on a beau être brave et aimer son chien, il n'est pas gai de se trouver à dix ans, tout seul dans les rues, puis sur une route, la nuit. Pierre avait donc grand-peur, et il se mit à courir pour que ce terrible voyage durât moins longtemps. Il savait qu'il y avait trois lieues à faire, et il aurait bien voulu qu'elles fussent faites. Mais la peur ne l'empêchait pas de raisonner, et il eut soin en ville de passer le pont pour se trouver du côté de la rivière où était son village : il n'était pas assez grand pour passer le gué tout seul.

Il ne cessait de courir que quand Phalène lui manqua. Alors il s'assit sur un tas de pierres et regarda autour de lui. Il commençait à faire jour, et le froid piquant du matin faisait grelotter le pauvre garçon. Il reconnut l'endroit où il était. "Allons ! se dit-il, j'ai déjà fait un bon bout de chemin. C'est bien heureux que le jour vienne : on n'a pas peur quand il fait clair."

Il se remit en marche, sans courir cette fois, mais d'un pas alerte et joyeux. Il avait faim : la course et le grand air lui avaient aiguisé l'appétit ; mais manger le pain de Troll ! non pas ! il n'y toucherait que pour le partager avec son chien. Quel plaisir de déjeuner ensemble !

Le soleil était déjà haut lorsque Pierre arriva au village. Pauvre Pierre ! Si le chien avait été consterné à la vue de ces ruines, l'enfant le fut bien davantage. Il resta un instant immobile, tout saisi de douleur et d'effroi ; puis, cachant son visage dans ses mains pour ne plus voir ces choses terribles, il fondit en larmes.

Il continuait sa route en se traînant : il n'avait plus de force, n'ayant plus d'espoir, et ses jambes tremblaient. Il se disait qu'il retrouverait peut-être son pauvre chien tué par un grand coup de sabre, et il voulait le voir encore, même mort. Et à cette pensée ses larmes redoublaient.

Il arriva devant la ferme. "Mon pauvre Troll ! c'était bien vrai ! ils l'ont tué !" Et Pierre s'élança et vint se jeter à genoux sur la pierre où Troll était étendu. Il l'entoura de ses bras, le couvrit de baisers, l'appela des noms les plus caressants ; et Troll, ouvrant ses yeux mourants à l'appel de cette voix chérie, remua faiblement la queue. "Il n'est pas mort ! s'écria Pierre. Viens, mon Troll, viens avec moi !" Troll souleva faiblement sa tête et la laissa retomber : il était à bout de forces.

Pierre ne savait que faire. Il se souvint qu'on avait un jour fait revenir à lui le valet de ferme, qui était évanoui, en lui jetant de l'eau à la figure, et il courut

en chercher. C'était la vie pour le pauvre Troll ; dès qu'il sentit la fraîcheur de l'eau, il allongea la langue pour en humer quelques gouttes, et Pierre, tout joyeux, le fit boire comme un petit enfant. Puis il émietta dans l'eau un morceau de son pain, et le lui fit manger, peu à peu, bien doucement ; et Troll, qui ne mourait pas de faim et de chagrin, reprenait ses forces à vue d'œil. Ce ne fut que quand Pierre le vit dresser sur ses quatre jambes et lever vers lui sa bonne tête avec son regard d'autrefois, qu'il se souvint qu'il avait faim aussi lui. Il déjeuna d'une partie des croûtes qui restaient du repas de Troll ; il ne mangea pas tout, pensant que son chien avait besoin de reprendre encore des forces pour retourner à la ville. Et même il voulut qu'il se reposât avant de repartir ; il s'assit au bas de l'escalier, fit coucher Troll à ses pieds, lui appliqua la tête sur ses genoux et lui dit : "Dors, mon Troll !"

Troll s'endormit ; et, comme Pierre était très-las, il ne tarda pas à en faire autant.

Ce fut ainsi que le trouvèrent son père et sa mère, qui s'étaient mis à sa recherche ; sa mère essaya un faible reproche, mais elle était si touchée de son courage et de sa bonté, qu'elle n'eut pas le cœur de le gronder pour l'inquiétude qu'il lui avait causée : au fond, elle était trop fière de lui pour lui en vouloir.

La guerre finit, le village fut relevé et Pierre retourna à l'école. Mais Troll ne se permit plus de s'écarter dans des promenades vagabondes : il se tient aux environs de l'école tout le temps que la classe dure, de façon à pouvoir surveiller ce qui se passe : il craindrait sans doute, s'il restait longtemps absent, de trouver à son retour tout le monde parti, comme cela lui est déjà arrivé une fois.

Mme COLOMB.

## UNE MAUVAISE FIN D'ANNÉE

Je ne suis pas content de moi ; j'ai fait une mauvaise action.

Le 31 décembre, la veille du jour de l'an, j'étais sorti par un froid très-vif. Le vent était coupant comme un acier, le pavé sec et sonore. Les passants fuyaient plutôt qu'ils ne marchaient.

Ennemi de ce qu'on appelle un beau froid, je m'étais prudemment précautionné contre ses atteintes. J'avais un paletot et un pardessus ; ma bouche et mes oreilles étaient closes par un vaste cache-nez ; mes mains étaient plongées dans des gants fourrés. Ainsi recouvert, j'allais, frappant la semelle sur les trottoirs avec un air de défi, et l'esprit occupé de joyeux projets.

Au coin de la rue Laval et de la rue Frochot, une femme appuyée contre le mur et tenant un enfant dans les bras, tendit vers moi la main en murmurant :

— Monsieur, la charité, je vous prie !

Je passai sans répondre, rapidement, me contentant de penser que j'étais pressé, qu'il était tard et que je ne pouvais pas sensément m'arrêter, ôter mes gants, déboutonner mon paletot, chercher mon porte-monnaie, au risque d'attrapper l'onglée, après tous les soins que je m'étais donnés pour me maintenir dans un état de douce chaleur.

Et comme pour appuyer ce raisonnement, je jugeai à propos de doubler le pas.

Mais la pauvre femme m'avait suivi ; je la retrouvai à côté de moi, tendant encore la main et murmurant encore :

— La charité, je vous prie, monsieur...

Quelque prompt que fût mon regard, j'eus le temps de remarquer l'extrême abattement de sa physionomie.

Je jetai un coup d'œil furtif sur l'enfant.

Je dois le dire, j'eus un moment d'hésitation.

Et pourtant je passai... Je crois même, Dieu me pardonne, qu'à fin de précipiter ma décision, j'essayai même de me persuader que j'avais peut-être affaire à une intrigante, à une mendicante de profession comme il y en a beau coup.

Je n'étais pas au bout de la rue Laval, que tout ce qu'il y a en moi d'honnête, de juste, de généreux bondissait et se révoltait.

— Oh ! misérable que je suis ! m'écriai-je soudain.

Et je revins en hâte sur mes pas. Je ne pouvais concevoir comment j'avais pu pousser à un tel point l'indifférence et la cruauté.

Mais lorsque j'arrivai à l'angle de la rue Laval et de la rue Frochot, je ne vis plus la pauvre femme.

Je regardai de tous côtés, vainement. Je m'informai à un commissionnaire qui stationnait près de là :

— Avez-vous vu tout à l'heure une mendicante avec son enfant ?

Il l'avait vue, mais il ne savait pas quel côté elle avait pris.

— Je veux la retrouver ! je la retrouverai ! répétais-je avec agitation.

Je remontai la rue Frochot qui aboutit au boulevard extérieur.

Personne, plus personne !

Oh ! mon Dieu, pensai-je, où sera-t-elle allée ? Qu'est-ce qu'elle est devenue ? Elle avait l'air exténuée, elle se soutenait à peine ; sa voix tremblait. Et j'ai pu me détourner de cette voix ! Son insistance n'était pas habituelle. Oui, il faut que je la retrouve. Et cet enfant... ce petit être entortillé de haillons, ce jeune corps déjà en lutte avec la souffrance, bleu de froid, endormi dans ses pleurs, dans la faim peut-être... Pour l'exposer à un temps si rigoureux et en faire une enseigne de pitié, il fallait qu'elle n'eût plus de logement, qu'elle eût épuisé toutes ses ressources, qu'elle eût tout vendu, qu'il ne lui restât que ce qu'elle a sur le corps. Et j'ai fermé les yeux ! et j'ai bouché mes oreilles. Ah ! lâche et méchant !

J'étais désespéré.

J'allais du boulevard extérieur à la rue des Martyrs et je revenais à la rue Frochot. Je ne sais pas ce que j'aurais donné pour retrouver cette infortunée.

Un soupçon fineste m'oppressait.

En me suppliant comme elle faisait, elle avait sans doute mis en moi son dernier espoir, sa dernière chance de salut. Sans doute, à bout de force et de courage, elle s'était dit : " Allons, implorons encore ce lui-là, et puis après, plus d'autre ? " Et puis après !... Où peut aller une femme vaincue par la misère ?

Mes pas et mes démarches restèrent sans résultat.

Je ne continuai pas ma route.

Je rentrai chez moi, sombre, la tête baissée. Je ne sentais plus le froid ni le vent. Je ne pensais qu'à la malheureuse femme et à son enfant. Je n'étais pas content de moi. J'avais fait une mauvaise action. Voici comment j'ai cherché à l'atténuer le lendemain. Je vous livre la recette pour vous permettre de passer un bon " jour de l'an. " J'ai rempli les poches de mon pardessus d'une certaine quantité de menue monnaie, et je suis allé " en visite " dans les quartiers déshérités. Chaque fois que j'ai rencontré un pauvre, petit ou grand :

— Prends là dedans, lui ai-je dit, et surtout, sois délicat !

CHARLES MONSELET.

Un bas relief en grès rouge, malheureusement brisé, représente un Hercule. Les autres précieuses antiquités comprennent une grande quantité de pots, d'ornementations et de tuiles ; puis des objets de cuisine, des gobelets en terre étrusque, des assiettes en terre sigillée (terra sigillata), avec des inscriptions en émail blanc, de petites bouteilles enduites de la précieuse patine, ainsi que beaucoup de styles en ivoire et en bronze. Les urnes renferment des médailles de grandeur inusitée, parmi lesquelles on en remarque une magnifique, avec le buste de l'empereur Adrien.

Les fouilles sont continuées très-activement, et on est convaincu de trouver encore d'autres trésors.

LE JEU DE DAMES

CONCOURS POUR LE MEILLEUR PROBLÈME DE DAMES

Nous avons décidé d'offrir une prime à l'auteur du meilleur problème de Dames qui nous sera envoyé d'ici au premier mars prochain, et dans ce but nous ouvrons un concours et nous invitons les amateurs de ce jeu à y prendre part.

Conditions : — 1o. Le problème ne devra pas contenir plus de quinze pièces chaque côté, et pas plus de deux dames. 2o. S'il contient moins de six pièces chaque côté, l'on pourra mettre autant de Dames que l'on voudra. 3o. L'on devra écrire en tête du problème envoyé : " Problème pour le concours de Dames. " 4o. Il faudra être abonné à L'Opinion Publique.

L'auteur du meilleur problème recevra en prime six mois d'abonnement à L'Opinion Publique.

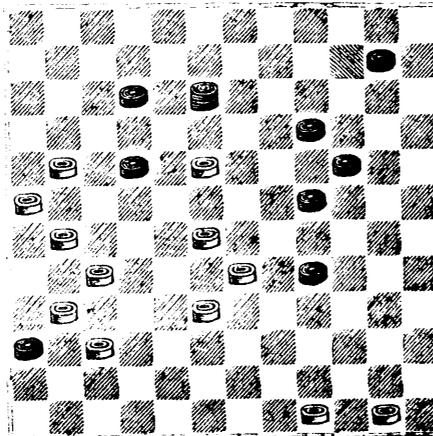
Nous nous réservons le droit de publier tout problème qui nous sera expédié.

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, devront les adresser à l'éditeur du jeu de Dames, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.

PROBLÈME No. 56

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du Problème No. 54

Table with 4 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de, and two columns of numbers (49, 44, 60, 38; 58, 71, 38, 6; 18, 17, 39, 65; 71, 5, 24, 67; 2, 12 et gagnent).

Solutions justes du Problème No. 53

Montréal. — M. Lemieux, J. Primeau et H. Robillard. et L. H. C. Marlboro, Mass. — Jacob Vigeant. La solution de M. L. H. Charbonneau n'est point correcte.

Les annonces de naissances, mariages ou décès sont publiées dans ce journal à raison de 50 centimes chaque.

NAISSANCE

A Saint-Roch de Richelieu, le 25 décembre dernier, la dame de M. J.-B. Paquette, marchand, une fille.

A. CHARBONNEAU

Entrepreneur Menuisier

No. 10, RUELE EVANS

ENTRE LES

Rues St. Urbain & St. Charles, Borromée

MONTRÉAL.

Toute espèce de Menuiserie de Maison faite promptement et à Prix Réduits. 8-2-52-85

SIROP EXPECTORANT du DR. CODERRE

Pour la TOUX, le RHUME, les AFFECTIONS des BRONCHES, etc., etc.

Sirop du Dr. CODERRE pour les Maladies des Enfants, telles que la Diarrhée, Dis-sentérie, Dentition douloureuse, etc.

Elixir Tonique du Dr. Coderre, pour les maladies Nerveuses, Débilité et les maladies de la peau et du sang.

Tous ces remèdes si efficaces sont préparés sous la direction du Dr. J. EMERY CODERRE, qui pratique depuis plus de 30 ans, et leur usage est recommandé par les Professeurs de l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal. En vente chez les principaux pharmaciens. 7-14-80-8

Prix du Marché de Détail à Montréal

Montréal 4 janvier 1877.

Table with 3 columns: Item, c., c. (Farine, Farinedo blé de la campagne, Farine d'avoine, Farine de blé d'Inde, Sarrasin).

Table with 3 columns: Item, c., c. (Blé par minot, Pois do, Orge do, Avoine par 40 lbs, Sarrasin par minot, Lin do, Mil do, Blé d'Inde do).

Table with 3 columns: Item, c., c. (Pommes au baril, Patates par poche, Oignons par douz. de paquets, Choux, par douzaine).

Table with 3 columns: Item, c., c. (Beurre frais à la livre, Beurre salé do, Fromage à la livre).

Table with 3 columns: Item, c., c. (Dindes (vieux) au couple, Dindes (jeunes) do, Oies au couple, Canaris au couple, Poulets au couple, Poules au couple).

Table with 3 columns: Item, c., c. (Canards (sauvages) par couple, do noir par couple, Pigeons domestiques au couple, Perdrix au couple, Tourtes à la douzaine).

Table with 3 columns: Item, c., c. (Bœuf à la livre, Lard do, Mouton au quartier, Agneau do, Lard frais par 100 livres, Breuf par 100 livres, Lièvres couple).

Table with 3 columns: Item, c., c. (Sucre d'érable à la livre, Sirop d'érable au gallon, Miel à la livre, Œufs à la douzaine, Haddock à la livre, Saïndoux par livre, Peau à la livre).

Marché aux Bestiaux

Table with 3 columns: Item, c., c. (Bœuf, 1re qualité, par 100 lbs, Bœuf, 2me qualité, Vaches à lait, Vaches extra, Veaux, 1re qualité, Veaux, 2me qualité, Veaux, 3me qualité, Moutons, 1re qualité, Moutons, 2me qualité, Agneaux, 1re qualité, Agneaux, 2me qualité, Cochons, 1re qualité, Cochons, 2me qualité, Foin, 1re qualité, par 100 bottes, Foin, 2me qualité, Paille, 1re qualité, Paille, 2me qualité).

Améliorations et Agrandissement.

LES AFFAIRES QUE LA MAISON

A. PILON & CIE.

a faites cette année ont été tellement considérables, grâce aux BAS PRIX fabuleux auxquels elle vend toujours ses marchandises, et ses pratiques ayant tellement augmenté, qu'elle s'est vue dans la nécessité d'agrandir son magasin de moitié et augmenter le nombre de ses commis en conséquence.

Maintenant, le magasin comprend 4 immenses étages pouvant aisément contenir 500 acheteurs.

Plus d'encubrement et de foule à redouter.

Les pratiques peuvent maintenant être certaines d'être servies avec promptitude.

Il y a 100 commis et modistes dans la maison.

Le stock est le plus considérable et le mieux assorti de Montréal.

Nous sommes décidés de faire le plus grand commerce de toute la Province.

Nous avons en mains \$300,000 de Marchandises que nous jetons sur le marché à des bas prix qui ne se sont jamais vus. Nous voulons qu'il soit dit par tout le monde, qu'en effet nous donnons toutes nos marchandises.

Une visite à notre magasin convaincra le plus incrédule que nous disons la vérité et que nous vendons réellement à bien meilleur marché que tout autre marchand de Montréal.

Nous tenons le vrai magasin des familles.

Toutes les pratiques peuvent être certaines de trouver à notre établissement tout ce qu'elles ont besoin en fait de

COTONNADES, LAINAGES,

Tweeds, Draps, Articles de Fantaisie,

CHAPEAUX, ROBES,

Manteaux et Hards Faites,

à des prix bien plus bas que ceux qui font tant de train avec leurs stocks de banqueroute.

Nous avons 20 Modistes pour les Chapeaux, 15 Modistes pour Robes et Manteaux, 2 Tailleurs de première classe, dans la maison, et 15 Couturières en dehors travaillant continuellement pour les ordres.

Nous pouvons maintenant nous vanter d'avoir le plus grand magasin de la ville, le mieux assorti, ayant la meilleure administration possible et offrant les plus grands avantages à toutes les classes d'acheteurs.

A. PILON & CIE.

615, RUE STE. CATHERINE, MONTRÉAL

A l'Enseigne de la Boule Verte.

A. PILON.

JOS. R. DUCHESNEAU.

7-07-80-87

MAGASINS A LOUER.

DEUX MAGNIFIQUES MAGASINS,

No. 9 et No. 11, RUE BLEURY,

A LOUER.

Ces deux Magasins sont chauffés par la vapeur, et l'un est pourvu de tablettes, tiroirs, etc., convenables pour un Magasin de tailleur ou de modiste.

S'adresser à

G. B. BURLAND.

CHROMOS GRANDS et PETITS. Vingt Chromos magnifiques Cartes d'Affaires, douze échantillons pour 25 cts. Catalogue superbement illustré, gratis. Adressez: W. H. HOPE, 26, rue Bleury, Montréal. Quartier-général de Chromos américains et étrangers.

APPROVED BY THE MEDICAL FACULTY. DEVIN'S WORM PASTILLES. The most effectual Remedy for Worms in Children or Adults. Le meilleur remède contre les vers chez les enfants ou adults. PASTILLES DE DEVIN'S CONTRE LES VERS. APPROUVÉES PAR LA FACULTE MEDICALE.

On enverra une boîte par la maille à aucune adresse dans le Canada, en recevant 25 cents. DEVIN'S & BOLTON, Pharmaciens, Montréal

La Santé est une Bénédiction Couronnée de la Vie.



Remèdes Modeles Anglais DE WINGATE.

Ces précieux remèdes qui ont subi toutes les épreuves, sont les meilleurs que l'expérience et des recherches soigneuses ont produits pour la guérison des différentes maladies pour lesquelles ils sont spécialement désignés. Ils sont préparés d'après les recettes du célèbre Dr. Wingate, de Londres, Angleterre, et nulle autre que les plus purs ingrédients entrent dans leur composition. Ils sont purs en qualité, prompt en action, efficace en usage, et employés avec succès par les plus éminents Médecins et Chirurgiens, dans les Hôpitaux et la pratique privée, dans toutes les parties du monde.

Epurateur du Sang, de Wingate. — Le remède le plus efficace connu, pour la guérison de Scrofule, Erysipèle, Feu Volage, Maladies de la Peau, et toutes les Impuretés de l'Enfance. Il apaise les douleurs, et calme les souffrances de l'enfant, et produit un sommeil tranquille. En usage dans toute l'Europe depuis plus de 80 ans. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Preservatif de Wingate pour Enfants. — Le plus sûr et le meilleur remède pour la Dentition des Enfants, Diarrhée, Dysentérie, Coliques, et toutes les différentes maladies de l'Enfance. Il apaise les douleurs, et calme les souffrances de l'enfant, et produit un sommeil tranquille. En usage dans toute l'Europe depuis plus de 80 ans. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Pilules Cathartiques de Wingate. — Pour toutes les maladies de l'Estomac, du Foie et des Intestins. Elles sont douces, certaines et promptes dans leur opération; elles nettoient entièrement le canal alimentaire, régularisent les sécrétions, et arrêtent court les progrès de la maladie. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pilules Nervo-Toniques de Wingate. — Employées avec un succès remarquable pour la Névralgie, Epilepsie, Choléra, Paralysie, Adoucissement du Cerveau, Perte de Mémoire, Dérangements Mentaux, Faiblesse, et toutes les affections nerveuses. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Tablettes Dyspeptiques de Wingate. — Pour la guérison de la Dyspepsie, Indigestion, Flatuosité, Irritabilité de l'Estomac, Perte d'Appétit, et Débilité des Organes Digestifs. Un aide puissant à la Digestion, et beaucoup plus efficace que les autres remèdes ordinaires. PRIX, 50 CTS. PAR BOUTEILLE.

Trochisques Pulmoniques de Wingate. — Un excellent remède pour la Toux, Rhumes, Enrouement, Bronchites, Asthme, et les irritations de la Gorge et des Poumons. Les Orateurs et les Chanteurs publics les trouvent très efficaces en donnant du pouvoir et de la clarté à la voix. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pastilles de Wingate contre les Vers. — Un remède sûr, plaisant et efficace pour les Vers, administrés doucement, elles n'injurient pas l'enfant le plus délicat, et sont suffisamment laxatives pour enlever toutes les sécrétions malsaines, et régulariser l'action des Intestins. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Soulage-Douleur de Stanton. — La meilleure Médecine de Famille pour l'usage interne et externe. Il guérit les Crampes et les Douleurs dans l'Estomac, le Dos, les Côtés, et les membres. Il guérit les Rhumes Soudains, Mal de Gorge, Eczéma, Brûlures, Rhumatisme, Névralgie, et toutes les douleurs et souffrances. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Renovateur des Montagnes Vertes, de Smith. — Nous avons seuls le contrôle dans la Province du Canada, pour la vente de ce remède bien connu, lequel, comme Correcteur du Foie, et spécifique pour les désordres bilieux, et les maladies du Foie, est sans égal. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Les Remèdes ci-dessus sont vendus par tous les Droguistes et Marchands de Médecines. Des Circulaires de description sont fournies sur demande, et des paquets simplifiés sont envoyés, au besoin, sur réception du prix.

PRÉPARÉS SEULEMENT PAR

LA COMPAGNIE DE PRODUITS CHIMIQUES DE WINGATE,

(LIMITÉE.) MONTREAL

7-8-52-15

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE D'ÉDITION BURLAND-DEMARAT.